

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 40.

JEUDI, 19 OCTOBRE 1876

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Inauguration du chemin de fer de Québec, Montréal, Ottawa et Occidental, section de Montréal à Saint-Jérôme. — M. Bayle. — Nos gravures : Les Séminaires de la montagne ; les événements d'Orient ; Jean-Baptiste revenant de Philadelphie chargé de médailles. — Bibliographie. — Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Un triste drame. — Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite). — Quelques considérations sur la littérature et les beaux-arts dans la province de Québec, par N. Legendre (suite et fin). — La gaz "Clair-de-lune" du Dr. E. Casgrain. — Poésie : Voix du passé, par M. J. A. Poisson. — Littérature canadienne : Le Roi des Etudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite). — Nouvelles générales. — Evénements, châtiments, etc. — Le Jeu de Dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Jean-Baptiste revenant en triomphe du Centenaire ; Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras ; Les Séminaires de la Montagne ; Philadelphie : La cabane de chasse, dans "Fairmont Park" ; Evénements d'Orient : Gravures tirées de l'Illustration.

INAUGURATION

DU CHEMIN DE FER QUÉBEC, MONTRÉAL, OTTAWA ET OCCIDENTAL, SECTION DE MONTRÉAL A SAINT-JÉRÔME.

Nous avons eu le plaisir d'assister, lundi, le 9 courant, à une fête aussi agréable que solennelle, à l'occasion de l'ouverture du chemin de fer, jadis si bien nommé de Colonisation du Nord, et maintenant rebaptisé du nom impossible : Québec, Montréal, Ottawa et Occidental. Non pas que ce chemin ne mérite pas un grand nom ; car ce n'est rien moins que le premier chaînon de cette ligne ferrée qui doit relier l'Atlantique et le Pacifique, sans franchir la frontière du Canada. Mais on peut donner un nom significatif à un chemin, sans l'étendre indéfiniment. Soit dit en passant. Quant à l'inauguration de ces 35 milles de chemin de fer, elle est mémorable au point de vue des intérêts de la Puissance autant qu'au point de vue local. Si les habitants qui peuplent le beau pays que traverse cette ligne ont droit de se réjouir des facilités et des avantages qu'elle leur procure, le Canada tout entier doit être fier de voir en opération ce chemin qui fait indubitablement partie de la grande voie qui doit sillonner le nord du continent, de Québec à Victoria.

Au-delà de 200 personnes ont pris part à la fête du neuf ; parmi elles on remarquait : l'hon. P. B. de Boucherville, premier de la province de Québec ; l'hon. M. Chapleau, l'hon. M. Mailhot, le maire de Montréal, plusieurs membres des législatures fédérale et locale, les membres du conseil-de-ville de Montréal, et plusieurs autres citoyens distingués. Le convoi, parti d'Hochelega vers onze heures et quart, se composait d'un engin, un char d'express et de poste, un char de seconde classe et quatre chars de première classe. Tout le roulant de ce chemin est d'un ordre exceptionnel. Les chars le disputent pour le confort, l'élégance et la solidité aux plus beaux wagons des premières lignes américaines. Les engins sont également très-beaux et très-forts. Les excursionnistes furent étonnés de se sentir si peu ballottés sur un chemin neuf, à peine fini. C'est que les lisses sont en acier, et admirablement posées sur des traverses si nombreuses qu'elles se touchent presque par endroits. Le chemin est de première classe d'un bout à l'autre, et fait honneur au constructeur, M. Duncan Macdonald, qui paraît n'avoir rien épargné pour construire un chemin de fer solide et complet sous tous les rapports. Les ponts de fer qui traversent les rivières des Prairies et Jésus, au Sault-au-Récollet, et à

Sainte-Rose, sont des merveilles de légèreté et de force combinées.

Arrivés à Saint-Jérôme vers une heure, les invités furent reçus par le maire et le conseil municipal de Saint-Jérôme, accompagnés de M. le curé Labelle. Musique en tête, ils furent conduits par les rues du village jusqu'au presbytère, et de là se dispersèrent pour visiter les sites les plus pittoresques de ce charmant endroit.

A deux heures, le canon donna le signal du dîner. Tous les convives se réunirent aussitôt, et se transportèrent au moulin neuf de M. Laviolette, où le banquet les attendait. La salle était très-bien décorée, grâce aux travaux et au bon goût de M. Pascal Clavel, du village Saint-Jean-Baptiste.

Des festons de verdure, des drapeaux, des légendes, des draperies se mariaient avec une harmonie surprenante, et le coup-d'œil, lorsque les 220 convives furent assis, était vraiment imposant. En tête de la salle, à une table transversale, élevée sur une estrade, était assis le président du banquet, le rév. M. Labelle, ayant à sa droite l'hon. M. de Boucherville, l'hon. M. Peter Mitchell, l'hon. M. Chapleau, l'hon. M. J. L. Beaudry, M. O'Gilvie, M. P. P., l'hon. M. Mailhot, M. Taillon, M. P. P., M. Wurtele, M. P. P., et M. Duncan Macdonald ; à sa gauche se trouvaient M. le maire Hingston, M. le directeur du collège de Sainte-Thérèse, l'hon. M. Starnes, M. Louis Beaubien, M. O. Loranger, M. R. Masson, M. M. P. Ryan, M. Péchevin Nelson, et M. Villemure, maire de Saint-Jérôme. Cinq autres tables, posées à angle droit de la première, remplissaient la salle.

Le menu était des plus complets et parfaitement choisi. Les mets étaient très-bien préparés et servis, et les tables pliaient sous le poids des plats chargés qui cachaient complètement les nappes. M. Durocher, propriétaire de l'hôtel Richelieu, peut se vanter d'avoir servi à Saint-Jérôme un déjeuner comme on en voit rarement dans d'aussi grandes réunions ; et le festin fait honneur à son savoir comme à la générosité des messieurs qui l'employaient en cette occasion. Les vins étaient exquis, chose bien rare en pareille circonstance. Si l'on peut faire un reproche à ces hôtes magnifiques, c'est d'avoir donné de trop bon vin, trop, et trop tôt. Après que la faim fût apaisée, M. le président proposa la santé de la Reine. Comme il est d'habitude de proposer cette santé sans préambule ni remarques, nous reproduisons le discours dans lequel M. le curé Labelle dérogea à cette coutume. Sa position, d'ailleurs, le lui permettait :

Je suis heureux, dit-il, dans une circonstance aussi solennelle, comme sujet britannique et comme prêtre catholique, de vous inviter à boire à la santé de Sa Majesté la reine Victoria.

En agissant ainsi, nous donnons une preuve de notre loyauté à celle qui est la personnification de l'autorité civile dans l'empire et un gage de notre attachement à la Grande-Bretagne, cette reine redoutée des nations, dont la renommée et la puissance s'étendent de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud.

Des milliers et des milliers de vaisseaux reposent tranquillement dans ses ports. Des milliers et des milliers de vaisseaux se dirigent vers elle chargés des trésors de mondes inconnus et des dépouilles de cent peuples divers soumis à sa fière domination.

Des milliers et des milliers de vaisseaux s'éloignent de son sein et portent leurs courses rapides vers les contrées les plus éloignées.

Tyr, dont les richesses sont tant vantées par la savante antiquité ; Carthage, la patrie d'Annibal et la rivale de Rome, n'étaient rien comparées à la fière Albion.

Babylone, avec ses jardins suspendus, ses orgueilleux remparts ornés de cent portes de bronze, ses immenses murailles, était à peine comparable à la populeuse cité assise sur les bords de la Tamise.

Qui peut visiter l'Angleterre sans voir avec étonnement et surprise les merveilles qui l'embellissent, ses magnifiques monuments, ses immenses ponts, ses superbes palais si dignes d'une grande nation, ses docks orgueilleux, ses manufactures et ses ateliers innombrables ?

Qui peut compter le nombre de ses vaisseaux de guerre qui, comme des flèches rapides, s'élancent sur toutes les mers, portant partout la gloire et la majesté du nom anglais ?

Sans parler de toutes les autres merveilles, pouvons-nous passer sous silence ce gigantesque tunnel qui porte sur ses épaules le poids incommensurable d'un grand fleuve ? La nuit ne peut l'embrasser de ses ombres, et toujours le soleil est obligé d'éclairer quelques-uns de ses sujets.

Les rayons de la gloire qui brillent sur le dôme de l'Angleterre ne se reflètent-ils sur nous que par un décret de la Providence, en qualité de sujets anglais, comme membres de cette grande nation ? Si le Canada, depuis plusieurs années, a fait des progrès étonnants dans les arts, l'industrie et le commerce, l'Angleterre n'y a-t-elle pas largement contribué ?

Voyez-vous ces magnifiques canaux qui domptent la fureur du majestueux Saint-Laurent pour transporter les produits de notre agriculture d'une mer à l'autre ; ces chars de feu qui nous transportent, derrière un nuage de fumée, avec la rapidité de l'éclair, jusqu'aux extrémités du pays ; ces prodiges de la science humaine qui forcent le tonnerre de se charger de nos pensées ; cet admirable gouvernement constitutionnel vers lequel tendent, sans pouvoir en atteindre la perfection, un si grand nombre de nations ; tous ces grands travaux qui ont changé, en peu d'années, la face de notre pays, ne sont-ils pas dus en grande partie à notre connexion avec la Grande-Bretagne, et n'ont-ils pas fait de ce pays le pays le plus heureux du monde, quelles que soient les croyances religieuses et l'origine de ses habitants ?

Malheureusement, cette partie de notre province a été mise sous un faux jour devant le monde de la finance anglaise ; mais cette démonstration solennelle est un démenti formel jeté à la face de nos détracteurs.

Qu'il nous soit donc permis, par cette santé, d'honorer la puissance civile qui représente notre gracieuse souveraine, les heureuses qualités, les éminentes vertus qui la rendent si populaire dans tout l'empire britannique.

Ce discours fut chaleureusement applaudi, et la santé de Sa Majesté fut reçue avec enthousiasme. Le président proposa successivement les santés du Gouverneur-Général, du lieutenant-gouverneur Caron, et du gouvernement local. L'hon. M. de Boucherville répondit à cette santé par les paroles suivantes :

En me levant pour répondre à cette santé que vous venez de porter au gouvernement local, je dois déclarer que c'est une grande satisfaction pour moi et mes collègues de voir l'achèvement de la section de Saint-Jérôme, qui fait présager que bientôt Québec, Montréal et Ottawa se trouveront en communication directe par la rive nord.

Je ne ferai pas l'éloge du chemin de fer dont tout le monde comprend l'importance, mais je dirai que le but du gouvernement a toujours été de faire participer la rive nord aux avantages dont jouit la rive sud. Le ministère ne veut pas faire injustice à la partie sud ; son intention est d'aider autant que possible à la construction de ses nouvelles lignes, et il saura se rappeler de l'appui qu'elle a prêté au nord.

En terminant, je dois déclarer que je serais heureux si, en me retirant de la vie politique, je voyais la grande ligne du chemin de fer de Montréal, Ottawa et Occidental complètement achevée, et je n'épargnerai aucun effort pour l'accomplissement de cet heureux événement.

Ce n'est pas le moment de faire l'histoire du chemin de fer du Nord ; je craindrais d'avoir à mentionner trop souvent le nom d'un prêtre vénéré dans la paroisse de Saint-Jérôme et de blesser sa modestie ; je laisse à d'autres le soin de rendre justice à ses mérites.

MM. J. L. Beaudry et Starnes répondirent à la santé du Conseil Législatif, et MM. Loranger et O'Gilvie à celle de la

Chambre d'Assemblée, qui furent ensuite portées.

Le discours de M. Loranger fut très-goûté et vivement applaudi.

La santé de la Corporation de Montréal fut alors proposée par le président en ces termes :

C'est ici que nous devons une éternelle dette de reconnaissance. Je veux parler de la Corporation de Montréal. Où en serait l'entreprise si, dès le commencement, la ville de Montréal n'avait pas voté un million de piastres ?

Comment raconter les longs et pénibles combats qu'il a fallu livrer ? Que de fois l'inquiétude s'emparait de nos âmes et nous faisait trembler pour l'entreprise !

Mais, que dis-je ? pouvait-on douter de la victoire, quand nous avions à notre tête les Wm. Workman, les Coursol, les Bernard, les David, les Loranger, les Rivard et tant d'autres conseillers qui se sont couverts de gloire dans cette mémorable lutte ?

Le chemin de Saint-Jérôme était surtout cher à Montréal, et on l'a prouvé par un fait irrécusable qui mérite notre haute gratitude. Ainsi, ce chemin dont nous célébrons en ce jour l'inauguration, au milieu d'un grand concours d'illustres visiteurs, l'honneur en revient en grande partie à la corporation de Montréal ; car la section de Saint-Jérôme était hypothéquée sur le million de Montréal. C'était pour nous le meilleur gage que notre chemin se construirait. C'est pourquoi la corporation de Montréal est priée de recevoir nos plus chaleureux remerciements en proposant une bonne santé en son honneur.

Son Honneur le maire de Montréal, le Dr. Hingston, dit qu'il n'est que l'interprète de la corporation et des citoyens de Montréal, et il doit féliciter Saint-Jérôme d'avoir mené à bonne fin une entreprise qui va être une source de prospérité pour le Nord. Il a été surpris en voyant la beauté du paysage qui augmente en richesse à mesure qu'on s'approche de Saint-Jérôme. Montréal doit profiter des avantages du chemin de fer de colonisation du Nord tout comme Saint-Jérôme, car la prospérité de cette dernière localité doit bénéficier à Montréal.

Au nom de la cité de Montréal, il remercia la corporation de Saint-Jérôme pour son hospitalité magnifique. En entrant dans cette salle, sa première impression avait été que quelque millionnaire venait de faire une folie. Il espère que les édiles de Montréal suivront l'exemple de généreuse hospitalité que leur donne la municipalité de Saint-Jérôme.

Le Dr. Hingston proposa ensuite la santé du maire et de la municipalité du village de Saint-Jérôme, et fut secondé par M. Chapleau, qui fit un discours éloquent, interrompu à chaque instant par des salves d'applaudissements et des hurrahs frénétiques. Il rappela les noms de quelques-uns des fondateurs de Saint-Jérôme, entre autres, MM. de Montigny, Laviolette, Alex. Fournier, Wm. Gauthier, Prévost, Scott, Villemure, qui rêvaient déjà, il y a trente ans, de faire un centre important du côté qu'occupe aujourd'hui la florissante ville de Saint-Jérôme. "Mais, dit l'orateur, tout hardis que fussent ces grands patriotes, il ne se doutaient pas que Saint-Jérôme se trouverait si tôt relié à Montréal par une des plus belles voies ferrées de la province de Québec."

M. Villemure, maire de Saint-Jérôme, répondit par des paroles bien senties, remerciant les promoteurs du chemin de fer, et tous ceux qui aidèrent à sa construction.

L'hon. Premier pria le président de lui laisser occuper le fauteuil un instant, et proposa la santé du rév. M. Labelle. Ce digne prêtre, qui, soit dit en passant, fit les honneurs de la présidence avec autant de tact que de dignité, répondit dans un discours tout animé de sentiments patriotiques, et parsemé de grandes pensées, d'aperçus dignes d'un homme d'état. MM. Beaubien, Masson, Mitchell, Macdonald,

White et Ouimet répondirent aux santés suivantes. M. Masson dit des paroles qui lui font honneur. Il demanda encore une fois l'union des partis parmi les Canadiens, ou plutôt l'abolition des partis, afin que tous travaillent d'accord aux intérêts communs de la province.

Après avoir bu une dernière rasade à la santé des Dames, les convives se levèrent, et bientôt leur cheval de fer et de feu les emportait à grande vitesse vers Montréal, où le convoi arriva vers dix heures du soir.

Nous avons emmené deux artistes avec nous, et nous espérons publier la semaine prochaine une gravure du dîner, accompagnée d'un portrait du rév. curé Labelle, que l'on a appelé le père du chemin de fer de colonisation du Nord.

M. BAYLE

Ce vénérable prêtre n'a guère eu de repos depuis le cinquantième anniversaire de sa prêtrise. Chaque jour a été témoin de quelque démonstration en son honneur. Lundi, le 9, 3,500 élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes, avec leurs 60 professeurs, sont venus rendre hommage au supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice. La veille, les congréganistes de l'Immaculée-Conception lui faisaient, dans la chapelle Saint-Joseph, sous la direction du Révd. M. Deschamps, une touchante réception, et lui présentaient une adresse accompagnée d'un magnifique bouquet. Mercredi, le principal et les élèves de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal lui offraient leurs félicitations. Ici, trois adresses furent lues : la première, en français, par Georges Desbarats, élève de deuxième année du cours polytechnique ; la seconde, en anglais, par Edw. Anderson, du cours commercial ; enfin, la troisième par le jeune fils du capitaine Labelle, élève du cours primaire. En même temps, le petit Edward Murphy, fils du commissaire, offrait à M. Bayle un superbe bouquet. La fête se termina par un morceau de musique exécuté par la bande de l'Académie.

G.-E. D.

NOS GRAVURES

Les Séminaires de la Montagne.

Les gravures que nous exposons sous ce titre : *Les Séminaires de la Montagne*, représentent le même site à près de deux cents ans de distance. Elles donnent un témoignage intéressant des changements opérés en ce pays en deux siècles.

Vers 1680, on avait recueilli un certain nombre d'Indiens à cet endroit de la montagne, situé au sud-ouest de la ville ; on avait bâti un abri, et M. de Belmont, supérieur de la maison de Saint-Sulpice de Montréal, avait fait construire une enceinte avec tours, remparts et meurtrières, pour mettre ce lieu de refuge, à l'abri d'un coup de main des tribus non encore soumise.

De tout ce travail, il reste seulement les deux tours de la façade ; il y en avait deux semblables à l'extrémité du clos. Tout autour des remparts, il y avait une galerie avec meurtrières, et le haut des tours était garni d'ouvertures pour surveiller les alentours du fort. L'intérieur était occupé de la manière suivante : sur le devant étaient élevés quelques constructions où se réfugiaient les familles sauvages en cas de danger ; plus loin, au-delà d'une autre enceinte et sur une terrasse qui subsiste encore, s'élevait la maison des prêtres et des serviteurs de la mission ; enfin, à l'extrémité, il y avait une petite chapelle qui est marquée sur différents plans, mais qui n'a peut-être pas été terminée, parce que l'occupation du pays s'étendant de plus en plus, on résolut de porter l'établissement plus au centre des populations sauvages, et elle fut enfin transférée au lac des Deux-Montagnes, où elle est restée depuis et où l'on trouve de si touchants souvenirs des efforts tentés pour conserver à la foi catholique les sauvages convertis.

Après avoir considéré l'ancien fort, qui mesurait environ 150 pieds de front sur 300 pieds de profondeur, on peut voir, dans le dessin suivant, l'état actuel du même site.

Le pays n'est plus abrupte et sauvage ;

il n'est plus sillonné par les bandes des guerriers infidèles ; le tomahawk n'est plus planté en signe de menace sur des rives ensanglantées ; il est remplacé par le signe du salut. Au lieu du petit fortin de M. de Belmont avec ses canons et ses pierriers, on voit se développer un immense édifice qui mesure 700 pieds de longueur sur sa façade principale ; enfin, à la place de quelques barbares recevant les premiers éléments de la doctrine, l'on peut voir cinq ou six cents étudiants appartenant aux nouveaux occupants de l'Amérique, et recevant l'éducation religieuse et supérieure.

C'est elle qui en fera des apôtres au milieu de ce monde nouveau, qui a tant besoin de joindre au développement des ressources matérielles, l'élément moral et spirituel, que la foi peut seule donner.

Les premières constructions que l'on voit en arrivant au Séminaire, sont consacrées aux jeunes élèves des classes inférieures des lettres ; ensuite viennent les classes plus avancées qui, avec les précédentes, composent ce qu'on appelle le petit Séminaire. Les classes des sciences et de philosophie occupent le centre où se trouve la chapelle principale, qui est richement ornée à l'intérieur. Enfin, l'extrémité est occupée par les étudiants en théologie, qui sont au nombre de deux cents environ et qui proviennent de plus de vingt diocèses de l'Amérique.

La construction est parfaite de développement, de disposition et de solidité ; elle revêtira encore un caractère de grandeur et de majesté, lorsque la chapelle centrale aura reçu sa décoration dans une façade, et un comble en rapport avec sa destination auguste et religieuse.

Les dispositions intérieures ont été faites avec beaucoup d'habileté et d'expérience ; les salles d'étude et d'exercice religieux sont très-amples ; les chambres des étudiants sont grandes et bien aérées ; enfin, toute cette immense construction est traversée par un vaste cloître intérieur répété à chacun des étages, qui est de la plus grande utilité pour l'aération, la communication et la promenade des élèves dans la mauvaise saison.

Nous n'oublierons pas certainement de mentionner la part que le Révd. Messire Bayle a prise à cette œuvre des Séminaires de la Montagne. Après avoir été professeur, il a été supérieur du petit Séminaire et ensuite du grand Séminaire ; c'est sous sa direction que se sont formés tant d'élèves qui, depuis plus de cinquante années, ont été reçus successivement dans cette pieuse maison, et remplissent maintenant les fonctions les plus importantes dans la vie religieuse et civile ; enfin, c'est à lui que l'on peut attribuer principalement l'établissement de cet immense édifice, où tout a été si bien prévu pour les intérêts spirituels de ce grand pays. Si M. de Belmont a attaché avec tant de pieux souvenirs son nom aux premières constructions de la montagne, le Révd. Messire Bayle aura aussi part dans le souvenir des catholiques de l'Amérique, pour le bien qu'il a assuré pour l'avenir dans un si vaste établissement. C'est un digne monument de sa piété, de son dévouement et de son zèle qui ne sera jamais méconnu et qui rappellera les cinquante années et plus, qu'il a consacrées au bien de la religion en ces contrées, où les premiers efforts pour implanter la foi ne remontent pas encore à trois siècles.

Les événements d'Orient.—On sait qu'une série de combats ont été livrés, depuis le 19 août, dans la vallée de la Morawa, aux alentours d'Alexinatz. Ces combats ont en quelque sorte masqué le mouvement de jonction ordonné par le généralisme turc, Abdul-Kérim, et exécuté avec une grande précision par les généraux Ahmed-Eyoub Pacha et Ali-Saïb-Pacha.

Ce mouvement s'étant accompli, une grande bataille a été livrée le 1er septembre, dans laquelle les troupes impériales ont emporté d'assaut les fortifications élevées par les Serbes sur les montagnes qui environnent Alexinatz. Le soir de cette sanglante journée, les Turcs étaient maîtres

de toutes ces positions, le gén. Tchernaiéff évacuait Alexinatz avec les débris de ses troupes pour gagner le camp retranché de Deligrad, et une partie de l'armée ennemie se portait dans la même direction pour essayer de lui couper la retraite.

Nos dessins représentent différents incidents de la lutte cruelle qui a eu lieu dans la presqu'île des Balkans. L'un montre le long bourg de Florentin le lendemain de son bombardement par les Turcs ; un autre, un monitor turc stationnant devant Routschouk, que l'on aperçoit au fond. Routschouk est le chef-lieu d'un vilayet et renferme 40,000 habitants environ. Cette ville n'a pas de monuments, mais elle présente un aspect pittoresque. Elle est entourée de fortifications, au pied d'une colline que couronne la citadelle, qui domine le Danube. En face, sur la rive valaque, se trouve le port de Guirgevo.

Le troisième dessin représente une vue d'Albanie, très-pittoresque : un pont sur le Drin, au milieu des montagnes, et sur lequel il faut passer pour se rendre sur le territoire des Mirdites. Cette tribu albanaise, mais indépendante, compte 20,000 catholiques, dont le chef réside dans un petit village d'une trentaine de maisons, au milieu des montagnes. Il y a une quinzaine d'années, la Turquie, pour se rattacher plus étroitement le prince Bib-Doda et les principaux chefs des Mirdites, leur distribua des titres et des pensions. Doda eut le grade et les appointements de pacha. Il est mort laissant un fils qui doit avoir seize à dix-sept ans, son successeur, que les Turcs gardent en ce moment comme otage, pour s'assurer de la neutralité de sa tribu. Pendant ce temps, la mère du jeune homme préside aux affaires du pays. Une particularité singulière : Jamais les Mirdites ne prennent femme dans leur propre tribu. Le plus pauvre comme le plus riche va toujours ravir sa femme à l'une des tribus musulmanes voisines, la fait baptiser, puis l'épouse. Quant aux femmes, elles se marient à des Albanais d'autres tribus.

Jean-Baptiste revenant de Philadelphie chargé de médailles.

Cette allégorie ne demande guère d'explication. Elle représente, à l'évidence, le gros contentement, le bonheur parfait, l'orgueil flatté qui résultent du succès. Comme l'on sait, le Canada s'est distingué à l'exposition. Notre système d'éducation a tellement attiré l'attention, que les délégués de la France et du Japon sont venus ici l'étudier de plus près. Nos richesses minières et forestières, la multitude et la variété aussi bien que l'excellence des produits de notre industrie, ont étonné le monde civilisé, qui ne s'attendait guère à trouver tant de civilisation sur les quelques arpents de neige abandonnés jadis par la France. Dans l'agriculture, nous sommes également distingués, ainsi que dans l'élevage des animaux. Car, sur soixante-huit chevaux envoyés à l'exposition par le Canada, cinquante-deux ont eu des prix. Nous avons remporté, grâce à une maison bien connue à Montréal, MM. Thibault, Lanthier & Cie., le premier prix dans les fourrures ; éclipsant même la Russie, qui produit quelques-unes des fourrures préparées en Canada. Bref, succès sur toute la ligne, et notre allégorie n'exagère aucunement la satisfaction que chacun ressent à la vue des nombreuses récompenses décernées au Canada. G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception du troisième volume de la nouvelle série de livres de lecture graduée, par M. A. N. Montpetit, éditée par MM. J. B. Rolland et Fils, libraires, de cette ville.

Nous avons parcouru ce volume avec intérêt ; bien qu'il ne soit destiné qu'aux enfants, nous sommes sur que tout le monde y trouverait d'utiles connaissances et une lecture attrayante.

Le choix des morceaux est excellent, et l'enfant prendra certainement du goût à parcourir ces pages si bien écrites, quoique d'un style simple et toujours à la portée de son intelligence.

Le livre contient, à côtés des morceaux tirés des meilleurs auteurs français, plusieurs pages de nos écrivains canadiens racontant des épisodes intéressants de notre histoire.

Dans la cinquième partie, nous avons vu avec beaucoup de plaisir plusieurs morceaux de poésie canadienne. Il est bon d'accoutumer de bonne heure les enfants à lire les vers. Cette diversion aura un excellent résultat, en rompant la monotonie inséparable de la lecture de la prose.

Pour résumer, nous pouvons affirmer que ce troisième livre de lecture est une suite bien choisie et bien appropriée de ses deux devanciers, et qu'il recevra du public un accueil aussi favorable.

Il serait à désirer que toutes nos institutions primaires des villes et des campagnes l'adoptassent dans leurs premières classes.

Le prix de ce volume, qui est en vente chez MM. J. B. Rolland et Fils, n'est que de \$2.40 la douzaine. Pour un volume de plus de 300 pages et illustré de 56 gravures, ce n'est pas exorbitant.

LES LAPONS.—Les Lapons, dit le *Morning Star and Catholic Messenger*, sont divisés en trois classes bien distinctes : les Lapons des plaines, les Lapons des forêts et les Lapons pêcheurs. Tous ont un genre de vie particulier ; mais ils portent les mêmes vêtements, parlent la même langue et manifestent tous la même aversion pour les travaux des champs. Les Lapons pêcheurs ne sont pas nombreux dans la Laponie suédoise ; mais en Norvège, la plupart d'entre eux mènent une vie précaire et misérable dans les forêts du nord. Ils ne possèdent guère que leurs barques et leurs filets, et endurent quelquefois tous les tourments de la faim.

Un certain nombre ont des chèvres, mais ils ne comptent généralement que sur le produit de leur pêche dans les lacs, sur les bords desquels ils se sont construits des cabanes grossières. Les Lapons des forêts sont ensuite les plus importants. Leur richesse consiste principalement en troupeaux de rennes, avec lesquels ils errent en été à travers les forêts. Chaque famille a le droit de pacage sur une vaste étendue de terres boisées, moyennant une faible redevance au gouvernement. En été, les rennes se nourrissent d'herbes et de feuilles ; en hiver, ils se contentent d'un lichen blanc qui croît sur la terre dans les forêts.

Ils sont obligés d'écartier la neige avec leurs pieds de devant pour trouver cette plante. Lorsque la neige est trop épaisse, les jeunes rennes mangent le lichen abandonné par des rennes plus robustes. Lorsque la neige fond et gèle immédiatement ensuite, les rennes éprouvent les plus grandes difficultés à mettre le lichen à jour. Les Lapons en perdent alors beaucoup. Les rennes deviennent sauvages et vont à des distances considérables pour se procurer des herbages. Beaucoup d'entre eux meurent de faim, tandis que d'autres retombent dans l'état de nature. Ceux qui survivent sont très-affaiblis par les longues privations qu'ils ont endurées.

Les femmes laponnes n'ont pas l'habitude de rester dans la cabane avec leurs enfants. Lorsqu'elles vont à l'église avec leurs maris ou leurs parents, ces derniers font un trou dans la neige, y déposent les enfants soigneusement enveloppés dans des couvertures, relèvent la neige autour d'eux, laissant un chien pour les garder, et vont sans inquiétude faire leurs prières et assister aux offices. On voit souvent jusqu'à 30 enfants qui sont ainsi laissés à la porte des églises. Les Lapons prennent cette mesure afin de ne pas troubler le silence et le recueillement qu'ils observent dans les temples avec un respect tout religieux.

L'instinct de terre-neuvis les porte, on le sait, à se jeter à l'eau pour repêcher toute personne qui se noie. Si vous en doutez, ne faites jamais part de vos doutes à M. B..., il vous en cuirait.

Ce dernier se promenait, il y a quelques jours, sur les bords de la Marne, aux environs de Joinville-le-Pont, accompagné de son chien, *Turc*, magnifique terreneuve, et d'un ami. M. B... vantait la race intelligente et les qualités vraiment extraordinaires, disait-il, de son chien.

L'ami contestait. La dispute s'anima peu à peu et devint à ce point violente que, dans un mouvement irréfléchi de colère, M. B... jeta son ami de la rive au milieu du fleuve. *Turc* aussitôt de s'élançer, de saisir l'infortuné par une basque de son habit, et de le ramener à terre. Mais, par malheur, le hasard voulut qu'un autre terreneuve se trouvât de l'autre côté de la rive. Il plonge à son tour, saisit l'autre basque de l'habit, et fait tous ses efforts pour entraîner l'homme et le chien vers le bord qu'il vient de quitter.

L'habit était solide, les chiens d'égalé force, si bien que l'infortuné ami, au milieu de ses deux sauveteurs, courait grand risque de se noyer. Le maître de *Turc* fut donc obligé de se jeter à l'eau à son tour pour rompre l'équilibre et sauver son ami.

Celui-ci, le croirait-on, nie plus que jamais l'intelligence des terreneuves, et s'est brouillé pour la vie avec M. B...

—Ce n'est pas le certificat d'une personne dont on peut soupçonner la véracité, mais bien, au contraire, l'affirmation d'hommes qui ont, avant tout, à cœur le respect et l'honneur de la profession pour objectif. Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul dans la Puissance qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables. C'est à l'acheteur, s'il ne veut pas être trompé, à vérifier lui-même l'exactitude de la préparation qu'on lui offre sous le titre de Vin de Quinine. Allez donc chez MM. Devins et Bolton et vous serez satisfaits.



JEAN-BAPTISTE REVENANT EN TRIOMPHE DU CENTENAIRE



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE

LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE PREMIER.—L'INVENTAIRE DU DOCTEUR

C'était un hardi dessein qu'avait eu le capitaine Hatteras de s'élever jusqu'au nord, et de réserver à l'Angleterre, sa patrie, la gloire de découvrir le pôle boréal du monde. Cet audacieux marin venait de faire tout ce qui était dans la limite des forces humaines. Après avoir lutté pendant neuf mois contre les courants, contre les tempêtes, après avoir brisé les montagnes de glace et rompu les banquises, après avoir lutté contre les froids d'un hiver sans précédent dans les régions hyperboréennes, après avoir résumé dans son expédition les travaux de ses devanciers, contrôlé et refait pour ainsi dire l'histoire des découvertes polaires ; après avoir poussé son brick le *Forward* au delà des mers connues, enfin, après avoir accompli la moitié de sa tâche, il voyait ses grands projets subitement anéantis ! La trahison ou plutôt le découragement de son équipage usé par les épreuves, la folie criminelle de quelques meneurs, le laissaient dans une épouvantable situation : des dix-huit hommes embarqués à bord du brick, il en restait quatre, abandonnés sans ressources, sans navire, à plus de deux mille cinq cents milles de leur pays !

L'explosion du *Forward*, qui venait de sauter devant eux, leur enlevait les derniers moyens d'existence.

Cependant, le courage d'Hatteras ne faiblit pas en présence de cette terrible catastrophe. Les compagnons qui lui restaient, c'était les meilleurs de son équipage ; des gens héroïques. Il avait fait appel à l'énergie, à la science du Dr. Clawbonny, au dévouement de Johnson et de Bell, à sa propre foi dans son entreprise ; il osa parler d'espoir dans cette situation désespérée ; il fut entendu de ses vaillants camarades, et le passé d'hommes aussi résolus répondait de leur courage à venir.

Le docteur, après les énergiques paroles du capitaine, voulut se rendre un compte exact de la situation, et, quittant ses compagnons arrêtés à cinq cents pas du bâtiment, il se dirigea vers le théâtre de la catastrophe.

Du *Forward*, de ce navire construit avec tant de soin, de ce brick si cher, il ne restait plus rien ; des glaces convulsionnées, des débris informes, noirs, calcinés, des barres de fer tordues, des morceaux de câbles brûlant encore comme des bouts-feu d'artillerie, et, au loin, quelques spirales de fumée rampant çà et là sur l'ice-field, témoignaient de la violence de l'explosion. Le canon du gaillard d'avant, rejeté à plusieurs toises, s'allongait sur un glaçon semblable à un affût. Le sol était jonché de fragments de toute nature dans un rayon de cent toises ; la quille du brick gisait sous un amas de glaces ; les ice-bergs, en partie fondus à la chaleur de l'incendie, avaient déjà recouvert leur dureté de granit.

Le docteur se prit à songer alors à sa cabine dévastée, à ses collections perdues, à ses instruments précieux mis en pièce, à ses livres lacérés, réduits en cendre. Tant de richesses anéanties ! Il contemplant d'un œil humide cet immense désastre, pensant, non pas à l'avenir, mais à cet irréparable malheur qui le frappait si directement.

Il fut bientôt rejoint par Johnson ; la figure du vieux marin portait la trace de ses dernières souffrances ; il avait dû lutter contre ses compagnons révoltés, en défendant le navire confié à sa garde.

Le docteur lui tendit une main que le maître d'équipage serra tristement.

« Qu'allons-nous devenir, mon ami ? dit le docteur.

— Qui peut le prévoir ? répondit Johnson.

— Avant tout, reprit le docteur, ne nous abandonnons pas au désespoir, et soyons hommes !

— Oui, monsieur Clawbonny, répondit le vieux marin, vous avez raison ; c'est au moment des grands désastres qu'il faut prendre les grandes résolutions ; nous sommes dans une vilaine passe ; songeons à nous en tirer.

— Pauvre navire ! dit en soupirant le docteur ; je m'étais attaché à lui ; je l'aimais comme on aime son foyer domestique, comme la maison où l'on a passé sa vie entière, et il n'en reste pas un morceau reconnaissable !

— Qui croirait, monsieur Clawbonny, que cet assemblage de poutres et de planches pût ainsi nous tenir au cœur !

— Et la chaloupe ? reprit le docteur en cherchant du regard autour de lui, elle n'a même pas échappé à la destruction !

— Si, monsieur Clawbonny. Shandon et les siens, qui nous ont abandonnés, l'ont emmenée avec eux !

— Et la pirogue ?

— Brisée en mille pièces ! tenez, ces quelques plaques de fer blanc encore chaudes, voilà tout ce qu'il en reste.

— Nous n'avons plus alors que l'Halkett-boatt (1) ?

— Oui, grâce à l'idée que vous avez eue de l'emporter dans votre excursion.

— C'est peu, dit le docteur.

(1) Canot de caoutchouc, fait en forme de vêtement, et qui se gonfle à volonté.

— Les misérables traîtres qui ont fui ! s'écria Johnson. Puisse le ciel les punir comme ils le méritent !

— Johnson, répondit doucement le docteur, il ne faut pas oublier que la souffrance les a durement éprouvés ! Les meilleurs seuls savent rester bons dans le malheur, là où les faibles succombent ! Plaignons nos compagnons d'infortune, et ne les maudissons pas !

Après ces paroles, le docteur demeura pendant quelques instants silencieux, et promena des regards inquiets sur le pays.

« Qu'est devenu le traineau ? demanda Johnson.

— Il est resté : un mille en arrière.

— Sous la garde de Simpson ?

— Non ! mon ami. Simpson, le pauvre Simpson, a succombé à la fatigue.

— Mort ! s'écria le maître d'équipage.

— Mort ! répondit le docteur.

— L'infortuné ! dit Johnson, et qui sait, pourtant, si nous ne devrions pas envier son sort !

— Mais pour un mort que nous avons laissé, reprit le docteur, nous rapportons un mourant.

— Un mourant ?

— Oui ! le capitaine Altamont.

Le docteur fit en quelques mots au maître d'équipage le récit de leur rencontre.

« Un Américain ! dit Johnson en réfléchissant.

— Oui, tout nous porte à croire que cet homme est citoyen de l'Union. Mais qu'est-ce que ce navire le *Porpoise* évidemment naufragé, et que venait-il faire dans ces régions ?

— Il venait y périr, répondit Johnson ; il entraînait son équipage à la mort, comme tous ceux que leur audace conduit sous de pareils cieux ! Mais, au moins, monsieur Clawbonny, le but de votre excursion a-t-il été atteint ?

— Ce gisement de charbon ! répondit le docteur.

— Oui, fit Johnson.

Le docteur secoua tristement la tête.

« Rien ? dit le vieux marin.

— Rien ! les vivres nous ont manqué, la fatigue nous a brisés en route ! Nous n'avons pas même gagné la côte signalée par Edward Belcher !

— Ainsi, reprit le vieux marin, pas de combustible !

— Non !

— Pas de vivres ?

— Non !

— Et plus de navire pour regagner l'Angleterre !

Le docteur et Johnson se turent. Il fallait un fier courage pour envisager en face cette terrible situation.

« Enfin, reprit le maître d'équipage, notre position est franche, au moins ! Nous savons à quoi nous en tenir ! Mais allons au plus pressé ; la température est glaciale ; il faut construire une maison de neige.

— Oui, répondit le docteur, avec l'aide de Bell, ce sera facile ; puis nous irons chercher le traineau, nous ramènerons l'Américain, et nous tiendrons conseil avec Hatteras.

— Pauvre capitaine ! qui trouvait moyen de se s'oublier lui-même, il doit bien souffrir !

Le docteur et le maître d'équipage revinrent vers leurs compagnons.

Hatteras était debout, immobile, les bras croisés suivant son habitude, muet et regardant l'avenir dans l'espace. Sa figure avait repris sa fermeté habituelle. A quoi pensait cet homme extraordinaire ? Se préoccupait-il de sa situation désespérée ou de ses projets anéantis ? Songeait-il enfin à revenir en arrière, puisque les hommes, les éléments, tout conspirait contre sa tentative ?

Personne n'eût pu connaître sa pensée. Elle ne se trahissait pas au dehors. Son fidèle Duk demeurait près de lui, bravant à ses côtés une température tombée à trente-deux degrés au-dessous de zéro (—36° centig.).

Bell, étendu sur la glace, ne faisait aucun mouvement ; il semblait inanimé ; son insensibilité pouvait lui coûter la vie ; il risquait de se faire geler tout d'un bloc.

Johnson le secoua vigoureusement, le frotta de neige, et parvint non sans peine à le tirer de sa torpeur.

« Allons, Bell, du courage ! lui dit-il ; ne te laisse pas abattre ; relève-toi ; nous avons à causer ensemble de la situation, et il nous faut un abri ! As-tu donc oublié comment se fait une maison de neige ? Viens m'aider, Bell ! Voilà un ice-berg qui ne demande qu'à se laisser creuser ! Travaillons ! Cela nous redonnera ce qui ne doit pas manquer ici, du courage et du cœur !

Bell, un peu remis à ces paroles, se laissa diriger par le vieux marin.

« Pendant ce temps, reprit celui-ci, monsieur Clawbonny prendra la peine d'aller jusqu'au traineau, et le ramènera avec les chiens.

— Je suis prêt à partir, répondit le docteur ; dans une heure, je serai de retour.

— L'accompagnez-vous, capitaine ? » ajouta Johnson en se dirigeant vers Hatteras.

Celui-ci, quoique plongé dans ses réflexions, avait entendu la proposition du maître d'équipage, car il lui répondit d'une voix douce :

« Non, mon ami, si le docteur veut bien se charger de ce soin... Il faut qu'avant la fin de la journée une résolution soit prise, et j'ai besoin d'être seul pour réfléchir. Allez. Faites ce que vous jugerez convenable pour le présent. Je songe à l'avenir. »

Johnson revint vers le docteur.

« C'est singulier, lui dit-il, le capitaine semble avoir oublié toute colère ; jamais sa voix ne m'a paru si affable.

— Bien ! répondit le docteur ; il a repris son

sang-froid. Croyez-moi, Johnson, cet homme-là est capable de nous sauver ! »

Ces paroles dites, le docteur s'encapuchonna de son mieux, et, le bâton ferré à la main, il reprit le chemin du traineau, au milieu de cette brume que la lune rendait presque lumineuse.

Johnson et Bell se mirent immédiatement à l'ouvrage ; le vieux marin excitait par ses paroles le charpentier qui travaillait en silence ; il n'y avait pas à bâtir, mais à creuser seulement un grand bloc ; la glace, très-dure, rendait pénible l'emploi du couteau ; mais, en revanche, cette dureté assurait la solidité de la demeure ; bientôt Johnson et Bell purent travailler à couvert dans leur cavité, rejetant au dehors ce qu'ils enlevaient à la masse compacte.

Hatteras marchait de temps en temps, et s'arrêtait court ; évidemment, il ne voulait pas aller jusqu'à l'emplacement de son malheureux brick.

Ainsi qu'il l'avait promis, le docteur fut bientôt de retour ; il ramenait Altamont étendu sur le traineau et enveloppé des plis de la tente ; les chiens groenlandais, maigris, épuisés, affaiblis, tiraient à peine, et rongeaient leurs courroies ; il était temps que toute cette troupe, bêtes et gens, prit nourriture et repos.

Pendant que la maison se creusait plus profondément, le docteur, en furetant de côté et d'autre, eut le bonheur de trouver un petit poêle que l'explosion avait à peu près respecté, et dont le tuyau déformé put être redressé facilement ; le docteur l'apporta d'un air triomphant. Au bout de trois heures, la maison de glace était logeable ; on y installa le poêle ; on le bourra avec les éclats de bois ; il ronfla bientôt, et répandit une bienfaisante chaleur.

L'Américain fut introduit dans la demeure et couché au fond sur les couvertures ; les quatre Anglais prirent place au feu. Les dernières provisions du traineau, un peu de biscuit et du thé brûlant, vinrent les reconforter tant bien que mal. Hatteras ne parlait pas ; chacun respecta son silence.

Quand ce repas fut terminé, le docteur fit signe à Johnson de le suivre au dehors.

« Maintenant, lui dit-il, nous allons faire l'inventaire de ce qui nous reste. Il faut que nous connaissions exactement l'état de nos richesses ; elles sont répandues çà et là ; il s'agit de les rassembler ; la neige peut tomber d'un moment à l'autre, et il nous serait impossible de retrouver ensuite la moindre épave du navire.

— Ne perdons pas de temps alors, répondit Johnson ; vivres et bois, voilà ce qui a pour nous une importance immédiate.

— Eh bien, cherchons chacun de notre côté, répondit le docteur, de manière à parcourir tout le rayon de l'explosion ; commençons par le centre, puis nous gagnerons la circonférence. »

Les deux compagnons se rendirent immédiatement au lit de glace qu'avait occupé le *Forward* ; chacun examina avec soin, à la lumière douteuse de la lune, les débris du navire. Ce fut une véritable chasse. Le docteur y apporta la passion, pour ne pas dire le plaisir d'un chasseur, et le cœur lui battait fort quand il découvrait quelque caisse à peu près intacte ; mais la plupart étaient vides, et leurs débris jonchaient le champ de glace.

La violence de l'explosion avait été considérable. Un grand nombre d'objets n'étaient plus que cendre et poussière. Les grosses pièces de la machine gisaient çà et là, tordues ou brisées ; les branches rompues de l'hélice, lancées à vingt toises du navire, pénétraient profondément dans la neige durcie ; les cylindres faussés avaient été arrachés de leurs tourillons ; la cheminée, fendue sur toute sa longueur et à laquelle pendaient encore des bouts de chaînes, apparaissait à demi écrasée sous un énorme glaçon ; les clous, les crochets, les capes de mouton, les ferrures du gouvernail, les feuilles du doublage, tout le matériel du brick s'était éparpillé au loin comme une véritable mitraille.

Mais ce fer, qui eût fait la fortune d'une tribu d'Esquimaux, n'avait aucune utilité dans la circonstance actuelle ; ce qu'il fallait rechercher, avant tout, c'étaient les vivres, et le docteur faisait peu de trouvailles en ce genre.

« Cela va mal, se disait-il ; il est évident que la cambuse, située près de la soute aux poudres, a dû être entièrement anéantie par l'explosion ; ce qui n'a pas brûlé doit être réduit en miettes. C'est grave, et si Johnson ne fait pas meilleure chasse que moi, je ne vois pas trop ce que nous deviendrons. »

Cependant, en élargissant le cercle de ses recherches, le docteur parvint à recueillir quelques restes de pemmican (2), une quinzaine de livres environ, et quatre bouteilles de grès qui, lancées au loin sur une neige encore molle, avaient échappé à la destruction et renfermaient cinq ou six pintes d'eau-de-vie.

Plus loin, il ramassa deux paquets de graines de chochlearia ; cela venait à propos pour compenser la perte du lime-juice, si propre à combattre le scorbut.

Au bout de deux heures, le docteur et Johnson se rejoignirent. Il se firent part de leurs découvertes ; elles étaient malheureusement peu importantes sous le rapport des vivres : à peine quelques pièces de viande salée, une cinquantaine de livres de pemmican, trois sacs de biscuit, une petite réserve de chocolat, de l'eau-de-vie et environ deux livres de café récolté grain à grain sur la glace.

Ni couvertures, ni hamacs, ni vêtements ne purent être retrouvés ; évidemment l'incendie les avait dévorés.

En somme, le docteur et le maître d'équipage recueillirent des vivres pour trois semaines au

plus du strict nécessaire ; c'était peu pour refaire des gens épuisés. Ainsi, par suite de circonstances désastreuses, après avoir manqué de charbon, Hatteras se voyait à la veille de manquer d'aliments.

Quant au combustible fourni par les épaves du navire, les morceaux de ses mâts et de sa carène, il pouvait durer trois semaines environ ; mais encore le docteur, avant de l'employer au chauffage de la maison de glace, voulut savoir de Johnson si, de ces débris informes, on ne saurait pas reconstruire un petit navire, ou tout au moins une chaloupe.

CHAPITRE II.—LES PREMIÈRES PAROLES D'ALTAMONT

Vers les huit heures du soir, le ciel se dégaugea pendant quelques instants de ses brumes neigeuses ; les constellations brillèrent d'un vif éclat dans une atmosphère plus refroidie.

Hatteras profita de ce changement pour aller prendre la hauteur de quelques étoiles. Il sortit sans mot dire, en emportant ses instruments. Il voulait relever la position et savoir si l'ice-field n'avait pas encore dérivé.

Au bout d'une demi-heure, il rentra, se coucha dans un angle de la maison, et resta plongé dans une immobilité profonde qui ne devait pas être celle du sommeil.

Le lendemain, la neige se reprit à tomber avec une grande abondance ; le docteur dut se féliciter d'avoir entrepris ses recherches de la veille, car un vaste rideau blanc recouvrit bientôt le champ de glace, et toute trace de l'explosion disparut sous un lincol de trois pieds d'épaisseur.

Pendant cette journée, il ne fut pas possible de mettre le pied dehors : heureusement l'habitation était confortable, ou tout au moins paraissait telle à ces voyageurs harassés. Le petit poêle allait bien, si ce n'est par de violentes rafales qui repoussaient parfois la fumée à l'intérieur ; sa chaleur procurait en outre des boissons brûlantes de thé ou de café, dont l'influence est si merveilleuse par ces basses températures.

Les naufragés, car on peut véritablement leur donner ce nom, éprouvaient un bien-être auquel ils n'étaient plus accoutumés depuis longtemps ; aussi ne songeaient-ils qu'à ce présent, à cette bienfaisante chaleur, à ce repos momentané, oubliant et défilant presque l'avenir, qui les menaçait d'une mort si prochaine.

L'Américain souffrait moins et revenait peu à peu à la vie ; il ouvrait les yeux, mais il ne parlait pas encore ; ses lèvres portaient les traces du scorbut et ne pouvaient formuler un son ; cependant, il entendait, et fut mis au courant de la situation. Il remua la tête en signe de remerciement, il se voyait sauvé de son ensevelissement sous la neige, et le docteur eut la sagesse de ne pas lui apprendre de quel court espace de temps sa mort était retardée ; car enfin, dans quinze jours, dans trois semaines au plus, les vivres manqueraient absolument.

Vers midi, Hatteras sortit de son immobilité ; il se rapprocha du docteur, de Johnson et de Bell.

« Mes amis, leur dit-il, nous allons prendre ensemble une résolution définitive sur ce qui nous reste à faire. Auparavant, je prieai Johnson de me dire dans quelles circonstances cet acte de trahison qui nous perd a été accompli.

— A quoi bon le savoir ? répondit le docteur ; le fait est certain, il n'y a plus à penser.

— J'y pense, au contraire, répondit Hatteras. Mais, après le récit de Johnson, je n'y penserais plus.

— Voici donc ce qui est arrivé, répondit le maître d'équipage. J'ai tout fait pour empêcher ce crime...

— J'en suis sûr, Johnson, et j'ajouterai que les meneurs avaient depuis longtemps l'idée d'en arriver là.

— C'est mon opinion, dit le docteur.

— C'est aussi la mienne, reprit Johnson ; car presque aussitôt après votre départ, capitaine, dès le lendemain, Shandon, aigri contre vous, Shandon, devenu mauvais, et, d'ailleurs, soutenu par les autres, prit le commandement du navire ; je voulus résister, mais en vain. Depuis lors, chacun fit à peu près à sa guise ; Shandon laissait agir ; il voulait montrer à l'équipage que le temps des fatigues et des privations était passé. Aussi, plus d'économie d'aucune sorte ; on fit grand feu dans le poêle ; on brûlait à même le brick. Les provisions furent mises à la discrétion des hommes, les liqueurs aussi, et, pour des gens privés depuis longtemps de boissons spiritueuses, je vous laisse à penser quel abus ils en firent ! Ce fut ainsi depuis le 7 jusqu'au 15 janvier.

— Ainsi, dit Hatteras d'une voix grave, ce fut Shandon qui poussa l'équipage à la révolte ?

— Oui, capitaine.

— Qu'il ne soit plus jamais question de lui. Continuez, Johnson.

— Ce fut vers le 24 ou le 25 janvier que l'on forma le projet d'abandonner le navire. On résolut de gagner la côte occidentale de la mer de Baffin ; de là, avec la chaloupe, on devait courir à la recherche des baleiniers, ou même atteindre les établissements groenlandais de la côte orientale. Les provisions étaient abondantes ; les malades, excités par l'espérance du retour, allaient mieux. On commença donc les préparatifs du départ ; un traineau fut construit, propre à transporter les vivres, le combustible et la chaloupe ; les hommes devaient s'y atteler. Cela prit jusqu'au 15 février. J'espérais toujours vous voir arriver, capitaine, et cependant je craignais votre présence ; vous n'auriez rien obtenu de l'équipage, qui vous eût plutôt massacré que de rester à bord. C'était comme une folie de liberté. Je pris tous mes

(2) Préparation de viande condensée.

compagnons les uns après les autres ; je leur parlai, je les exhortai, je leur fis comprendre les dangers d'une pareille expédition, en même temps que cette lâcheté de vous abandonner ! Je ne pus rien obtenir, même des meilleurs ! Le départ fut fixé au 22 février. Shandon était impatient. On entassa sur le traîneau et dans la chaloupe tout ce qu'ils purent contenir de provisions et de liqueurs ; on fit un chargement considérable de bois ; déjà la muraille de tribord était démolie jusqu'à sa ligne de flottaison. Enfin, le dernier jour fut un jour d'orgie ; on pilla, on saccagea, et ce fut au milieu de leur ivresse que Pen et deux ou trois autres mirent le feu au navire. Je me battis contre eux, je lutai ; on me renversa, on me frappa ; puis ces misérables, Shandon en tête, prirent par l'est et disparurent à mes regards ! Je restai seul ; que pouvais-je faire contre cet incendie qui gagnait le navire tout entier ? Le trou à feu était obstrué par la glace ; je n'avais pas une goutte d'eau. Le *Forward*, pendant deux jours, se tordit dans les flammes, et vous savez le reste."

Ce récit terminé, un assez long silence régna dans la maison de glace ; ce sombre tableau de l'incendie du navire, la perte de ce brick si précieux, se présentèrent plus vivement à l'esprit des naufragés ; ils se sentirent en présence de l'impossible, et l'impossible, c'était le retour en Angleterre. Ils n'osèrent se regarder, de crainte de surprendre sur la figure de l'un d'eux les traces d'un désespoir absolu. On entendait seulement la respiration pressée de l'Américain.

Enfin, Hatteras prit la parole.
"Johnson, dit-il, je vous remercie ; vous avez tout fait pour sauver mon navire, mais, seul, vous ne pouviez résister. Encore une fois, je vous remercie, et ne parlons plus de cette catastrophe. Réunissons nos efforts pour le salut commun. Nous sommes ici quatre compagnons, quatre amis, et la vie de l'un vaut la vie de l'autre. Que chacun donne son opinion sur ce qu'il convient de faire."

—Interrogez-vous, Hatteras, répondit le docteur ; nous vous sommes tout dévoués, nos paroles viendront du cœur. Et d'abord, avez-vous une idée ?

—Moi seul, je ne saurais en avoir, dit Hatteras avec tristesse. Mon opinion pourrait paraître intéressée. Je veux donc connaître avant tout votre avis.

—Capitaine, dit Johnson, avant de nous prononcer dans des circonstances si graves, j'ai une importante question à vous faire.

—Parlez, Johnson.
—Vous êtes allé hier relever notre position ; eh bien, le champ de glace a-t-il encore dérivé, ou se trouve-t-il à la même place ?

—Il n'a pas bougé, répondit Hatteras. J'ai trouvé, comme avant notre départ, quatre-vingts degrés quinze minutes pour la latitude, et quatre-vingt-dix-sept degrés trente-cinq minutes pour la longitude.

—Et, dit Johnson, à quelle distance sommes-nous de la mer la plus rapprochée dans l'ouest ?

—A six cents milles environ (3), répondit Hatteras.

—Et cette mer, c'est... ?

—Le détroit de Smith.
—Celui-là même que nous n'avons pu franchir au mois d'avril dernier ?

—Celui-là même.
—Bien, capitaine, notre situation est connue maintenant, et nous pouvons prendre une résolution en connaissance de cause.

—Parlez donc, dit Hatteras, qui laissa sa tête retomber sur ses deux mains.
Il pouvait écouter ainsi ses compagnons sans les regarder.

—Voyons, Bell, dit le docteur, quel est, suivant vous, le meilleur parti à suivre ?

—Non, monsieur Clawbonny, lui répondit le maître d'équipage, il n'y a pas à songer ; il n'y a pas une pièce de bois intacte dont on puisse tirer parti ; tout cela n'est bon qu'à nous chauffer pendant quelques jours, et après...
—Après ? dit le docteur.

—A la grâce de Dieu ! répondit le brave marin.

Cet inventaire terminé, le docteur et Johnson revinrent chercher le traîneau ; ils y attelèrent, bon gré malgré, les pauvres chiens fatigués, retournèrent sur le théâtre de l'explosion, chargèrent ces restes de la cargaison si rares, mais si précieux, et les rapportèrent auprès de la maison de glace ; puis, à demi gelés, ils prirent place auprès de leurs compagnons d'infortune.

—Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, répondit le charpentier ; il faut revenir, sans perdre ni un jour ni une heure, soit au sud, soit à l'ouest, et gagner la côte la plus prochaine... quand nous devrions employer deux mois au voyage !

—Nous n'avons que pour trois semaines de vivres, répondit Hatteras sans relever la tête.

—Eh bien, réprit Johnson, c'est en trois semaines qu'il faut faire ce trajet, puisque là est notre seule chance de salut ; dussions-nous, en approchant de la côte, ramper sur nos genoux, il faut partir et arriver en vingt-cinq jours.

—Cette partie du continent boréal n'est pas connue, répondit Hatteras. Nous pouvons rencontrer des obstacles, des montagnes, des glaciers qui barreront complètement notre route.

—Je ne vois pas là, répondit le docteur, une raison suffisante pour ne pas tenter le voyage ; nous souffrirons, et beaucoup, c'est évident ; nous devons restreindre notre nourriture au strict nécessaire, à moins que les hasards de la chasse...

—Il ne reste plus qu'une demi-livre de poudre, répondit Hatteras.

—Voyons, Hatteras, reprit le docteur, je connais toute la valeur de vos objections et je ne me berce pas d'un vain espoir. Mais je crois lire dans votre pensée ; avez-vous un projet praticable ?

—Non, répondit le capitaine, après quelques instants d'hésitation.

—Vous ne doutez pas de notre courage, reprit le docteur ; nous sommes gens à vous suivre jusqu'au bout, vous le savez ; mais ne faut-il pas en ce moment abandonner toute espérance de nous élever au pôle ? La trahison a brisé vos plans ; vous avez pu lutter contre les obstacles de la nature et les renverser, non contre la perfidie et la faiblesse des hommes ; vous avez fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, et vous auriez réussi, j'en suis certain ; mais, dans la situation actuelle, n'êtes-vous pas forcé de remettre vos projets, et même, pour les reprendre un jour, ne cherchez-vous pas à regagner l'Angleterre ?

—Eh bien, capitaine ! demanda Johnson à Hatteras, qui resta longtemps sans répondre.

Enfin, le capitaine releva la tête, et dit d'une voix contrainte :

—Vous croyez-vous donc assurés d'atteindre la côte du détroit, fatigués comme vous l'êtes, et presque sans nourriture ?

—Non, répondit le docteur, mais à coup sûr la côte ne viendra pas à nous ; il faut l'aller chercher. Peut-être trouverons-nous plus au sud des tribus d'Esquimaux avec lesquelles nous pourrions entrer facilement en relation.

—D'ailleurs, reprit Johnson, ne peut-on rencontrer dans le détroit quelque bâtiment forcé d'hiverner ?

—Et au besoin, répondit le docteur, puisque le détroit est pris, ne pouvons-nous en le traversant atteindre la côte occidentale du Groënland, et de là, soit de la terre Prudhoë, soit du cap York, gagner quelque établissement danois ? Enfin, Hatteras, rien de tout cela ne se trouve sur ce champ de glace ! La route de l'Angleterre est là-bas, au sud, et non ici, au nord !

—Oui, dit Bell, monsieur Clawbonny a raison, il faut partir, et partir sans retard. Jusqu'ici, nous avons trop oublié notre pays et ceux qui nous sont chers !

—C'est votre avis, Johnson ? demanda encore une fois Hatteras.

—Oui, capitaine.

—Et le vôtre, docteur ?

—Oui, Hatteras."

Hatteras restait encore silencieux ; sa figure, malgré lui, reproduisait toutes ses agitations intérieures. Avec la décision qu'il allait prendre se jouait le sort de sa vie entière ; s'il revenait sur ses pas, c'en était fait à jamais de ses hardis desseins ; il ne fallait plus espérer renouveler une quatrième tentative de ce genre.

Le docteur, voyant que le capitaine se taisait, reprit la parole :

"J'ajouterai, Hatteras, dit-il, que nous ne devons pas perdre un instant ; il faut charger le traîneau de toutes nos provisions, et emporter le plus de bois possible. Une route de six cents milles dans ces conditions est longue, j'en conviens, mais non infranchissable ; nous pouvons, ou plutôt, nous devons faire vingt milles (4) par jour, ce qui en un mois nous permettra d'atteindre la côte, c'est-à-dire vers le 26 mars...
—Mais, dit Hatteras, ne peut-on attendre quelques jours ?

—Qu'espérez-vous ? répondit Johnson.

—Que sais-je ? Qui peut prévoir l'avenir ? Quelques jours encore ! C'est d'ailleurs à peine de quoi réparer vos forces épuisées ! Vous n'aurez pas fourni deux étapes, que vous tomberez de fatigue, sans une maison de neige pour vous abriter !

—Mais une mort horrible nous attend ici ! s'écria Bell.

—Mes amis, reprit Hatteras d'une voix presque suppliante, vous vous désespérez avant l'heure ! Je vous proposerais de chercher au nord la route du salut, que vous refuseriez de me suivre ! Et pourtant, n'existe-t-il pas près du pôle des tribus d'Esquimaux comme au détroit de Smith ? Cette mer libre, dont l'existence est pourtant certaine, doit baigner des continents. La nature est logique en tout ce qu'elle fait. Eh bien, on doit croire que la végétation reprend son empire là où cessent les grands froids. N'est-ce pas une terre promise qui nous attend au nord, et que vous voulez fuir sans retour ?

Hatteras s'animait en parlant ; son esprit surexcité évoquait les tableaux enchanteurs de ces contrées d'une existence si problématique.

—Encore un jour, répétait-il, encore une heure !

Le docteur Clawbonny, avec son caractère aventureux et son ardente imagination, se sentait ému peu à peu ; il allait céder ; mais Johnson, plus sage et plus froid, le rappela à la raison et au devoir.

—Allons, Bell, dit-il, au traîneau !

—Allons ! répondit Bell.

Les deux marins se dirigèrent vers l'ouverture de la maison de neige.

—Oh ! Johnson ! vous ! vous ! s'écria Hatteras. Eh bien ! partez, je resterai ! je resterai !

—Capitaine ! fit Johnson, s'arrêtant malgré lui.

—Je resterai, vous dis-je ! Partez ! abandonnez-moi comme les autres ! Partez... Viens, Duk, nous resterons tous les deux !

Le brave chien se rangea près de son maître en aboyant. Johnson regarda le docteur. Celui-ci ne savait que faire ; le meilleur parti était de calmer Hatteras et de sacrifier un jour à ses idées. Le docteur allait s'y résoudre, quand il se sentit toucher le bras.

Il se retourna. L'Américain venait de quitter ses couvertures ; il rampait sur le sol ; il se redressa enfin sur ses genoux, et de ses lèvres malades il fit entendre des sons inarticulés.

Le docteur étonné, presque effrayé, le regardait en silence. Hatteras, lui, s'approcha de l'Américain et l'examina attentivement. Il essayait de surprendre des paroles que le malheureux ne pouvait prononcer. Enfin, après cinq minutes d'efforts, celui-ci fit entendre ce mot : "*Porpoise*."

—Le *Porpoise* ! s'écria le capitaine.

L'Américain fit un signe affirmatif.

"Dans ces mers ?" demanda Hatteras, le cœur palpitant.

Même signe du malade.

"Au nord ?

—Oui ! fit l'infortuné.

—Et vous savez sa position ?

—Oui.

—Exacte ?

—Oui ! dit encore Altamont.

Il se fit un moment de silence. Les spectateurs de cette scène imprévue étaient palpitants.

"Écoutez bien, dit enfin Hatteras au malade, il nous faut connaître la situation de ce navire ! Je vais compter les degrés à voix haute, vous m'arrêterez par un signe."

L'Américain remua la tête en signe d'acquiescement.

"Voyons, dit Hatteras, il s'agit des degrés de longitude.—Cent cinq ? Non.—Cent six ? Cent sept ? Cent huit ?—C'est bien à l'ouest ?

—Oui, fit l'Américain.

—Continuons.—Cent neuf ? Cent dix ? Cent douze ? Cent quatorze ? Cent seize ? Cent dix-huit ? Cent dix-neuf ? Cent vingt... ?

—Oui, répondit Altamont.

—Cent vingt degrés de longitude ! fit Hatteras.—Et combien de minutes ? Je compte..."

Hatteras commença au numéro un. Au nombre quinze, Altamont lui fit signe de s'arrêter.

"Bon ! dit Hatteras.—Passons à la latitude. Vous m'entendez ?—Quatre-vingts ? Quatre-vingt-un ? Quatre-vingt-deux ? Quatre-vingt-trois ?

L'Américain l'arrêta du geste.

"Bien !—Et les minutes ? Cinq ? Dix ? Quinze ? Vingt ? Vingt-cinq ? Trente ? Trente-cinq ?

Nouveau signe d'Altamont, qui sourit faiblement.

"Ainsi, reprit Hatteras d'une voix grave, le *Porpoise* se trouve par cent vingt degrés et quinze minutes de longitude, et quatre-vingt-trois degrés et trente-cinq minutes de latitude ?

—Oui ! fit une dernière fois l'Américain en retombant sans mouvement dans les bras du docteur.

Cet effort l'avait brisé.

"Mes amis, s'écria Hatteras, vous voyez bien que le salut est au nord, toujours au nord ! Nous serons sauvés !

Mais, après ces premières paroles de joie, Hatteras parut subitement frappé d'une idée terrible. Sa figure s'altéra, et il se sentit mordre au cœur par le serpent de la jalousie.

Un autre, un Américain, l'avait dépassé de trois degrés sur la route du pôle ! Pourquoi ? Dans quel but ?

(A continuer.)

UN TRISTE DRAME

Un cruel événement a produit, hier, une profonde sensation, et a particulièrement affligé la population française de New-York. M. Jules Blanc, le musicien sympathique qui, il y a une semaine à peine, réunissait une nombreuse assistance à l'un de ses concerts bi-annuels à Tammany-Hall, M. Jules Blanc s'était brûlé la cervelle, après avoir logé une balle dans la tête de sa femme, et une autre dans la tête de son petit garçon, âgé de trois ans et demi. Le pauvre enfant était mort instantanément ainsi que son père, et la mère était blessée mortellement.

M. Blanc habitait, avec sa femme et son enfant, l'étage supérieur de la maison No. 201, 33e Ouest, au coin de la 7e avenue, et avait près de lui son oncle âgé, M. Boulay, et sa sœur, Mme Vve Philipp. Une artiste française, Mlle Juliette Nault, qui lui avait prêté son concours à son dernier concert, occupait une chambre du même étage. Tout le monde était retiré et tout semblait calme dans la maison, lorsque, vers 11 heures 20 minutes, un coup de feu, accompagné d'un cri, attira l'attention des personnes voisines. Un second et un troisième coups suivirent immédiatement. On se précipita dans l'appartement, et un horrible spectacle s'offrit aux regards. M. Blanc, sa femme et son enfant étaient couchés dans le même lit, qui était inondé de sang. M. Blanc, de la main droite tenait encore un revolver et avait son bras gauche autour du cou de sa femme, qui elle-même tenait son petit garçon pressé contre elle. Mme Blanc seule respirait encore ; tous trois avaient une balle dans la tête.

Les cris et les coups de feu attirèrent trois officiers de police revenant du Gilmore Garden, et un instant après arrivèrent le Dr. Harney et le capitaine de police Washburne. Mme Blanc, qui avait à demi recouvré ses sens, a été transportée à l'hôpital de Bellevue, et les cadavres du père et de l'enfant ont été conduits à la

morgue. Hier soir, Mme Blanc était encore vivante, mais il ne paraissait y avoir aucun espoir de la sauver. La balle, qui avait pénétré du côté du front, n'avait pu être extraite ; on n'apercevait à la surface qu'un gonflement des tissus, avec un trou refermé au milieu. La malheureuse femme n'avait pas entièrement perdu le sentiment ; dans la journée, elle avait reconnu les amis qui étaient venus la visiter, et, quoique ses idées fussent très-confuses, elle se plaignait distinctement de douleurs sourdes dans la tête qui, disait-elle, l'empêchaient de dormir. L'opinion des personnes qui lui donnaient des soins était qu'elle ne pouvait survivre au-delà d'un jour ou deux.

A côté du lit fatal gisait sur le parquet, lorsque le triste drame a été découvert, une lettre de la main de M. Blanc, qui écrivait à l'aide des procédés à l'usage des aveugles ; elle était ainsi conçue :

"29 septembre 1876.—Je déclare que je suis le seul auteur de ce drame. J'ai aimé ma femme et elle m'aimait aussi. Moi et elle pouvons seuls juger la cause qui m'a conduit à cet acte de désespoir, et comme nous ne voulions pas laisser notre enfant orphelin, j'ai préféré qu'il nous suive. Je suis le seul coupable. Que ceux qui nous jugeront ne soient pas trop sévères. Je laisse à mon oncle et ami Boulay tout ce qu'il y a dans cette maison, et je le prie de ne pas oublier ma sœur. Mon plus grand désir est que nous soyons enterrés ensemble, ma femme, mon enfant et moi, sans dépense et sans appareil. Je désire aussi que M. Sergent veuille bien s'occuper de mon oncle. "J. BLANC."

Cette lettre, comme on peut le voir par la date, était écrite depuis deux jours. Le malheureux avait donc longtemps été aux prises avec le désespoir avant de se décider à l'acte terrible qu'il a consommé. Un dissentiment sérieux existait entre sa femme et lui. Depuis l'an passé, elle était attachée à la troupe d'opéra bouffe de Mlle Aimée, et elle l'avait suivie dans ses récents voyages. Ces absences prolongées causaient un profond chagrin à M. Blanc, que son infirmité privait de toutes consolations, et à qui un intérieur affectueux pouvait seul rendre la vie supportable, et il avait espéré que sa femme ne s'éloignerait plus de lui. Cependant, les nécessités étaient pressantes, et les quelques leçons de musique que donnait le pauvre aveugle ne suffisaient pas à soutenir la famille. Mme Blanc croyait donc devoir continuer ses services au théâtre, et insistait pour suivre de nouveau la compagnie, qui est repartie pour Philadelphie. Il semblerait que M. Blanc avait fini par consentir à ce départ, car les malles de Mme Blanc avaient été expédiées. Que s'est-il passé ensuite ? On l'ignore. Le drame de la nuit de dimanche a seul révélé le dénouement.

M. Blanc était âgé de trente-huit ans, et sa femme de vingt-huit. Il était natif de Marseille. Ayant reçu une bonne éducation, il s'était consacré à la marine et l'avenir semblait lui sourire. Mais à la suite d'un naufrage, il fut privé de la vue, et la carrière lui fut fermée. Ce fut peu de temps après que, poussé par le besoin, il résolut de venir en Amérique, où les humiliations de la misère lui paraissaient moins dures à porter. Son existence dans les commencements fut soumise à de rudes épreuves. Excellent musicien, pianiste et compositeur, il chercha à tirer parti de ses talents, mais à quel prix ! Conduit par sa femme dévouée, instruite elle-même et bien élevée, il allait dans les maisons publiques, et chantait en s'accompagnant de l'accordéon. Une vive commisération s'attachait à lui, et il vivait tant bien que mal du produit des collectes qu'il faisait. Peu à peu, grâce aux sympathies et au respect qu'inspirait son infortune, sa position s'éleva ; il trouva quelques rares leçons ; enfin, il donna des concerts qui, graduellement, devinrent populaires. Mais ces ressources étaient encore très-limitées, et la fatalité voulut que son concert du printemps dernier et celui de cette saison encore, ne couvrirent guère au-delà des frais, par suite du temps horrible qu'il faisait ; et c'est, comme on l'a vu plus haut, devant les menaces d'un hiver rigoureux, avec des moyens d'existence insuffisants, que Mme Blanc avait résolu de s'éloigner encore une fois de son mari et de son enfant.

On sait le reste ; la sainte pitié fera pardonner à ce malheureux l'acte de désespoir auquel il s'est laissé entraîner. Jules Blanc avait de nombreux amis que sa fin a profondément émus, et qui, malgré les arrière-pensées qui s'attachent toujours au suicide—et malgré la responsabilité de deux existences sacrifiées avec la sienne, conserveront toujours le respect de sa mémoire.

—Un mot vieux de cent cinquante ans, mais qui n'en est pas moins toujours drôle :

Le roi Louis XV, dit *le Bien-Aimé*, passait par je ne sais quelle ville du Nord de la France. La foule amassée criait : —Vive le roi !

Tout à coup une vieille femme perça le rang de soldats qui faisaient cortège au roi, en criant :

—Laissez-moi le voir, laissez-moi le voir !

Louis XV s'arrêta, laisse approcher la vieille femme, lui adresse quelques mots avec une familiarité bienveillante, puis continue sa route.

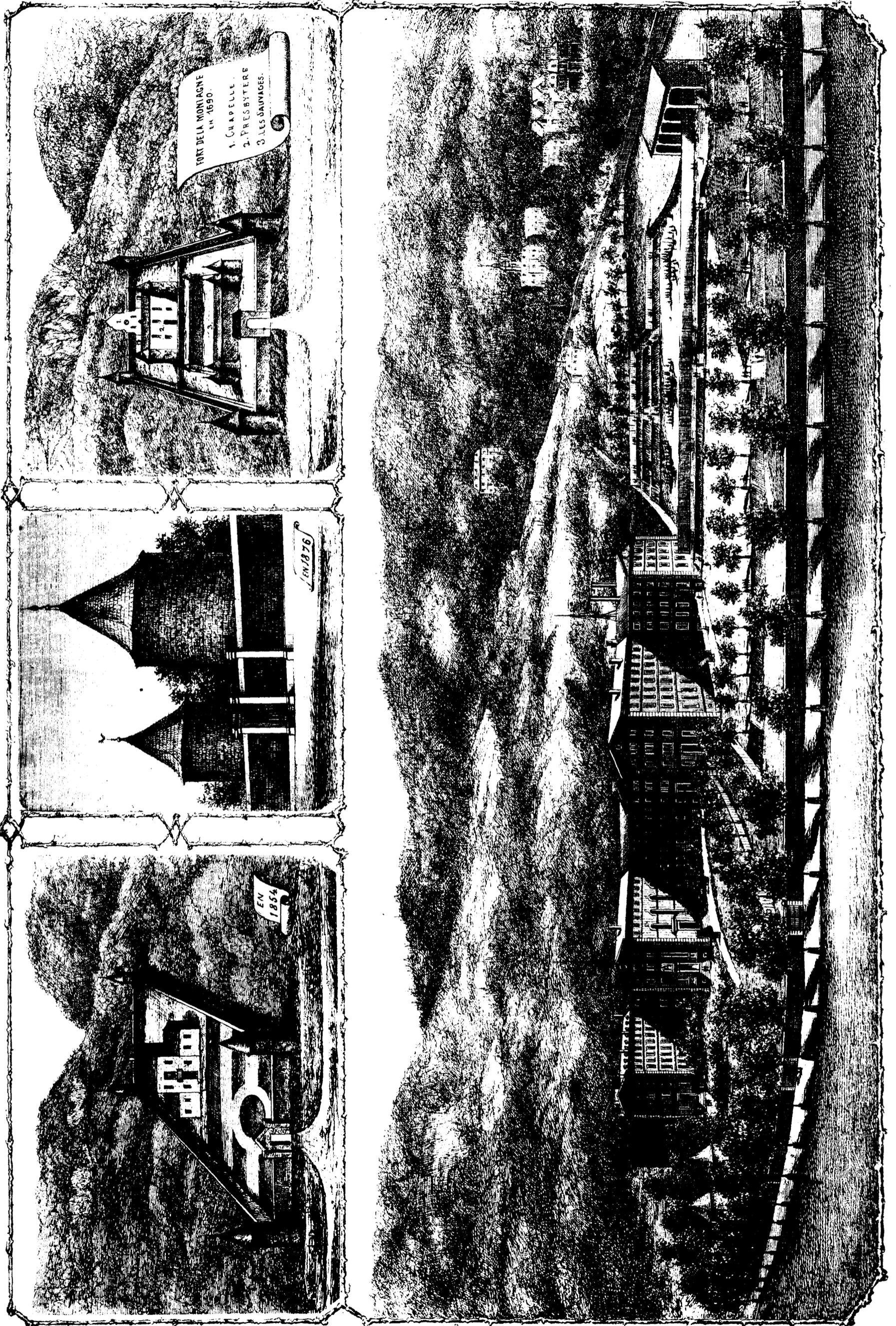
Alors la vieille, avec toute la ferveur de saint Siméon :

—Merci, mon Dieu ; je l'ai vu. Maintenant il peut mourir.

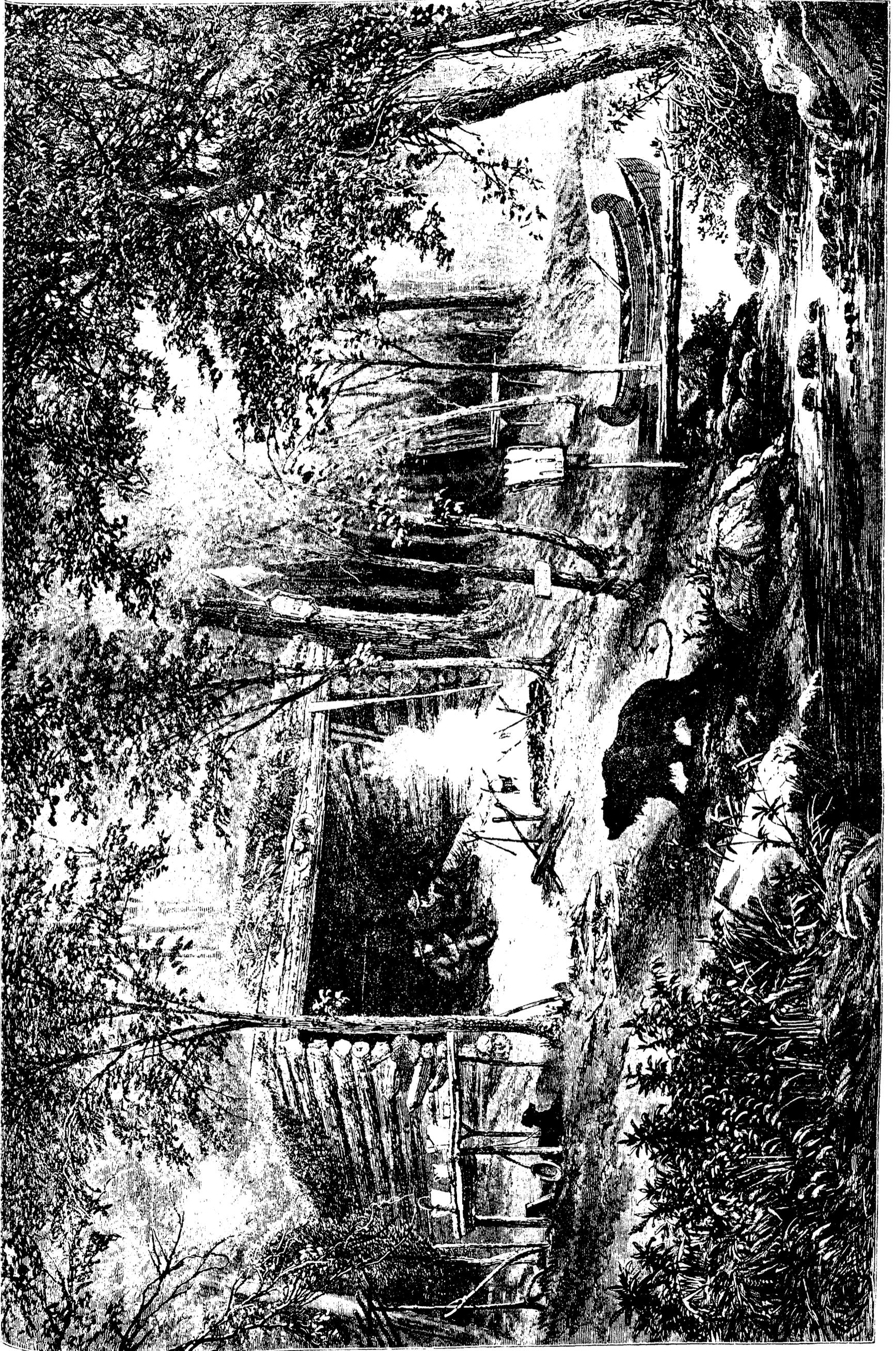
LA PROSTRATION NERVEUSE est presque toujours causée par un travail intellectuel excessif, et qui mine les forces du cerveau. Pour tous ces cas, rien n'égale les PILULES NERVE-TO-NIQUES DE WINGATE.

(3) Deux cent quarante-sept lieues environ.

(4) Environ huit lieues.



LES SÉMINAIRES DE LA MONTAGNE



PHILADELPHIE LA CAMPANE DE CHASSE, DANS FAIRMOUNT PARK

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

(Suite)

Enfin, après tous les plaidoyers, réponses, répliques et contre-répliques des avocats des deux côtés, qui occupèrent plus d'une semaine, les nobles lords se trouvèrent seuls en face du redoutable problème qu'il s'agissait de résoudre. Les débats prirent cinq longues séances et se terminèrent le six novembre, par un vote, sur la seconde lecture du bill, de 123 voix contre 95, majorité : 28. Il y eut des protets de plusieurs pairs et un de la reine elle-même, qui fut lu par lord Dacre. Sa Majesté protestait de nouveau de son innocence et déclarait qu'elle n'entreprendrait de prouver ce qu'elle avait souffert pendant vingt-cinq ans, que dans le cas où cette procédure sans exemple serait continuée devant l'autre Chambre.

Cette faible majorité devait diminuer encore. Lorsque le bill fut discuté en comité général, plusieurs pairs s'objectèrent, par des motifs religieux, à l'article du divorce, quoi qu'ils eussent voté pour la seconde lecture. L'archevêque d'York déclara que c'était à cause du divorce qu'il avait voté contre le bill, tandis que l'évêque de Chester, qui avait voté pour le bill, se prononça contre le divorce. Un des ministres, lord Harrowby, fit la même déclaration. Il y avait une scission peu édifiante sur le banc des évêques ; car l'archevêque de Canterbury et l'évêque de Londres se firent les champions du divorce et citèrent des textes de l'écriture. Ce dernier alla jusqu'à prétendre que le roi étant infallible de par la constitution, il devait aussi, aux yeux de la loi, être considéré comme impeccable. Cette plaisante prétention ne pouvait avoir qu'un succès de gaieté (2).

Les amis de la reine eurent alors recours à une tactique aussi habile que hardie. Ils votèrent pour le divorce, et cette partie du bill passa à une très-grande majorité. Il était facile de prévoir le résultat, le bill portant la clause fatale, n'obtint, à la troisième lecture, qu'une majorité de huit voix. Il ne restait plus que la formule sacramentelle : " Que ce bill soit maintenant passé." Sur la demande que l'on fit que les avocats de la reine fussent entendus de nouveau avant cette dernière épreuve, lord Liverpool déclara que l'insuffisance de la majorité l'obligeait d'abandonner le bill. L'opposition et les amis de la reine ne se contentèrent point de cela ; ils proposèrent la motion : " Que ce bill soit lu dans six mois " motion qui dispose définitivement d'une mesure et l'envoie *ad patres*. Elle fut emportée non sans d'assez vives objections. Une prorogation immédiate souleva et les ministres et la Chambre des Communes, qui, depuis assez longtemps, s'ajournait de jour en jour pour recevoir le bill attendu de la Chambre haute.

Grand fut le triomphe de la reine, plus grand encore peut-être, fut celui de Brougham !

Le vingt-neuf novembre, la reine se rendit solennellement à la cathédrale de Saint-Paul pour y offrir ses actions de grâces. Le lord-maire et les échevins la reçurent à cheval à l'entrée de la cité. Une nombreuse et brillante cavalcade, dans laquelle figuraient plusieurs jeunes gens de l'aristocratie et qui était commandée par sir Robert Wilson, l'entourait et la suivait. La foule était si grande que le carrosse avait peine à avancer. Partout, grand

déploiement de bannières, drapeaux, rubans aux couleurs de Caroline, musique, acclamations ; mais nul désordre. Le jour même où l'on avait annoncé la décision de la Chambre des lords, il y avait eu illumination générale, salves d'artillerie, carillon de toutes les cloches, et plus d'une vitre avait été cassée aux résidences des ministres et de leurs amis. La joie était à son comble, les processions, les adresses, les députations recommencèrent comme de plus belle. Hélas ! la pauvre reine eut bientôt l'occasion d'éprouver ce que c'est que la faveur populaire ; mais il faut dire aussi qu'elle y mit un peu du sien !

Pour ce qui est de Brougham, il sut tirer de la célébrité et de la popularité que ce procès lui valut, un profit plus substantiel et plus durable ; il devint l'avocat le plus couru et le mieux payé des trois royaumes, ce qui le conduisit, dix ans plus tard, à ce fameux sac de laine sur lequel lord Eldon avait passé, grâce à lui, plus d'un mauvais quart d'heure.

Dans les premiers mois qui suivirent ce grand succès, ce fut un véritable délire ; les corporations ouvrières envoyaient au célèbre défenseur leurs diplômes renfermés dans des boîtes d'or ; on se portait en foule là où il devait plaider, soit à la ville, soit aux assises des comtés ; l'image de la reine ne s'élevait point, aux vitrines des marchands sans la sienne ; enfin, signe infailible de popularité, son nom et son portrait, comme ceux du roi d'Yvetot, devinrent l'enseigne de plus d'un *cabaret fameux dans la province*.

Ce ne furent point seulement le peuple et la bourgeoisie qui célébrèrent le triomphe de Caroline ; l'aristocratie whig parut vouloir se ranger autour d'elle ; le mouvement fut si marqué qu'un des frères du roi, le duc de Sussex, alla lui faire visite, et que le prince Léopold, si réservé, si attentif à toutes ses démarches, comme le remarque M. Saint-René Taillandier, le prince Léopold, sur qui l'Angleterre avait toujours les yeux, et qui, avec un calme tout germanique, avait attendu jusque là pour se prononcer, se rendit aussi lui auprès de sa belle-mère.

Trompeuses apparences, perfides et dangereuses caresses ! La reine eut le tort de s'y laisser prendre ; elle devait pourtant bien savoir ce que valaient l'amitié et les attentions de tous ces grands personnages, qu'un signe du maître pouvait ramener à ses pieds. Mais les ovations populaires l'ennuyaient, l'importunaient ; on n'a pas été impunément nourri dans les cours. Elle voulut se soustraire un peu à cet enthousiasme ou du moins le modérer ; elle n'y réussit que trop bien. Les rusés ministres du roi, la voyant privée de ce formidable appui, osèrent davantage, et le roi lui-même regagna bientôt dans la faveur publique une partie de ce qu'il avait perdu.

La reine avait fait annoncer qu'elle ne recevrait plus d'adresses qu'un seul jour de la semaine ; Cobbett fit à ce sujet les réflexions suivantes, où il ne déguise aucunement son dépit et sa mauvaise humeur :

Dès que les ministres eurent abandonné leur bill, les chefs de la faction whig s'empressèrent autour d'elle, et ses avocats, qui s'appellèrent dès lors ses aviseurs constitutionnels, appartenaient à cette faction, qui croyait pouvoir s'emparer du pouvoir en exploitant sa popularité ; mais le peuple détestait cette faction plus encore que l'autre, et dès qu'il vit que la reine se laissait entourer par ces gens, il ne l'importuna plus par ses adresses, il la laissa bien tranquille dans son hôtel de Brandebourg. La faction souleva dans la Chambre, à son sujet, des questions qui, dans l'opinion populaire, ne pesaient pas un fêtu ; ses faits et gestes furent bientôt aussi indifférents que ceux des autres membres de la famille royale ; le peuple recommença à s'occuper de la réforme électorale ; et la situation de la reine et le sort qui, à la fin, devait lui échoir furent pour lui des sujets de pure curiosité auxquels il ne prenait plus qu'un médiocre intérêt.

Le parlement fut convoqué de nouveau le 23 janvier 1821. Le discours du trône indiquait assez que le roi sentait combien il avait perdu de son prestige ; l'opposition, croyant de son côté que le ministère s'était considérablement affaibli par la défaite qu'il avait subie dans l'affaire de la reine, était pleine de confiance et ouvrit vigoureusement une nouvelle campagne. De nombreuses pétitions furent présentées demandant que le nom de la reine fût rétabli dans les prières publiques, et blâ-

mant hautement le procès injuste et scandaleux, disait-on, qu'on lui avait fait.

Le 26 janvier, lord Hamilton proposa un vote de censure contre les ministres, en s'appuyant sur ces pétitions ; Sir James Mackintosh, M. Scarlett et d'autres avocats éminents soutinrent avec habileté que l'omission du nom de la reine était illégal. Castlereagh fit, dans cette occasion, un discours plein de vigueur.

Si, dit-il, sachant ce que nous savions, nous eussions pris sur nous d'introduire le nom de la reine dans la liturgie, et qu'il nous eût fallu l'en effacer, l'indignation publique eût été aussi vive que légitime ; nous eussions mérité d'y succomber. Mais on dit maintenant que la reine, ayant été déclarée innocente, son nom doit être rétabli dans les prières publiques sans aucune difficulté : l'opinion des honorables membres de l'opposition n'a pour moi sur ce point aucune valeur. Je leur en dirai franchement la raison : c'est qu'ils étaient aussi convaincus de l'innocence de la reine avant le procès que depuis. J'admets que légalement parlant, elle a été acquittée, et qu'elle peut faire valoir ses droits à tout privilège légal ; mais elle n'a par la loi aucun droit de nous forcer à insérer son nom dans la liturgie ; et comme son caractère a assez souffert par la preuve qui a été faite, pour que 123 pairs l'aient déclarée coupable, nous ne pouvons conseiller à la couronne de lui accorder ce à quoi elle n'a aucun droit par la loi.

Le ministre reproche ensuite à la reine son alliance avec les démagogues, dont les projets sinistres mettent la constitution en danger ; il l'accuse d'avoir, dans ses réponses aux adresses, vilipendé le roi, la cour et le parlement, et excité les passions populaires. En cela, il touchait une corde qui vibrât fortement aux oreilles de beaucoup de gens. Les timides et les égoïstes qui avaient vu avec plaisir le procès de la reine se terminer par un acquittement, précisément à cause du soulèvement populaire qu'une condamnation aurait pu provoquer, n'étaient nullement flattés de voir rouvrir une question si pleine de dangers pour la paix publique. D'un autre côté, les ministres n'évoquaient ainsi le spectre de la révolution que parce qu'ils savaient que la reine avait perdu une grande partie de sa popularité. Le ministre hautain et léger qui prononça ces sévères paroles eut lui-même, après la mort de la reine, une fin bien tragique, et que l'on serait tenté de considérer comme une rétribution providentielle ; mais n'anticipons pas sur les événements.

Malgré une très-habile réplique de Brougham, la motion de lord Hamilton fut perdue par une majorité de 101 voix ; une seconde tentative par lord Tavistock, le 5 février, fut encore plus malheureuse ; elle fut repoussée par 146 voix de majorité, et une troisième proposition, qui fut faite par M. Smith et reçut l'appui de Wilberforce, bien qu'elle obtint un plus grand nombre de voix, fut cependant négative. La pension de £50,000 fut proposée par les ministres, fut votée malgré que Brougham eut déclaré au nom de la reine que Sa Majesté ne l'accepterait point, à moins qu'on ne lui rendit justice sous les autres rapports, déclaration imprudente dont la fierté ne put être maintenue ; la reine, forcée, il est vrai, par une cruelle nécessité, dut accepter, et cette humiliation lui enleva le peu de prestige qui lui restait.

Pendant ce temps, le roi ne négligeait aucune occasion de se rendre populaire ; il se montrait au théâtre, il redoublait d'affabilité auprès de tous ceux qui se présentaient à lui, tandis que lady Conyngham intriguait auprès des *whigs* pour les détacher de la cause de la reine, leur promettant *in pectus* la succession des tories.

Le 7 février, deux jours après le second échec éprouvé par les partisans de la reine dans la Chambre des Communes, Greville écrit :

Le roi est allé, hier, au spectacle (à Drury-Lane), pour la première fois ; il avait les ducs d'York et de Clarence et une grande suite avec lui. Il a été accueilli par d'immenses acclamations ; tous les gens du parterre se tenaient debout, criant *hurrah* et agitant leurs chapeaux. Les loges étaient peu garnies au commencement, car la populace occupait toutes les avenues de la salle, et ceux qui avaient retenu des places ne pouvaient s'y rendre. La foule au dehors était très-grande. Lord Hartford a laissé tomber une des bongies en éclairant le roi à son entrée, ce qui a causé quelque confusion. La loge de lady Bessborough avait été décorée pour le roi, qui y a pris place. Il ira au Covent Garden demain. Quelques gens ont appelé la reine ; mais ils étaient très-peu nombreux. Un

homme dans la galerie a crié : " *Where's your wife, Georgey ?* "

On le voit, ce ne sont plus les foules menaçantes de l'époque du procès. Les clameurs hostiles sont peu nombreuses et tournent à la plaisanterie.

Le roi continue cependant sa vie scandaleuse, et lady Conyngham trône plus ostensiblement à ses côtés. Greville, qui ne parle presque plus de la reine légitime, rend compte des faits et gestes de la favorite. Notons que le 22 mars, il avait été assermenté comme greffier du Conseil Privé. Le 24 juin, il écrit :

Le roi à diné à *Devonshire House*, il y a eu jeudi huit jours. Lady Conyngham portait dans sa chevelure un saphir qui a appartenu aux Stuarts, et qui avait été donné au roi par le cardinal d'York. Le roi l'avait donné à la princesse Charlotte ; mais après sa mort, il se le fit rendre par Léopold, en lui faisant dire que c'était un des bijoux de la couronne. Ce joyau de la couronne brillait au bal sur la tête de la marquise. J'ai connu l'autre jour ce qu'en pense le duc d'York. Il n'aime pas beaucoup à en parler, mais il en a dit assez pour faire voir qu'il n'a pas une trop bonne opinion de cette dame.

L'année précédente, l'arrivée de la reine et son procès avaient fait ajourner indéfiniment le couronnement du roi. Or, Georges IV tenait énormément à cette cérémonie : il connaissait la passion du peuple anglais pour ces spectacles, son amour des traditions anciennes, ses sentiments profondément monarchiques, et indépendamment du goût qu'il pouvait avoir lui-même pour cette grande représentation, il avait toutes les raisons du monde d'y tenir ; c'était un triomphe bien précieux dans les circonstances où il se trouvait placé, si tout pouvait se passer à son avantage.

L'esprit public ayant été suffisamment éprouvé, et le roi, ayant été assez bien accueilli partout où il se montrait, pour justifier la bravade alors un peu paradoxale de Castlereagh, qui, immédiatement après le procès, avait prédit " que dans six mois, le roi serait l'homme le plus populaire de tout son empire, " ses ministres l'avisèrent de fixer le couronnement au dix-neuf juillet et une proclamation fut lancée en conséquence.

La reine et ses aviseurs crurent qu'elle ne pouvait point laisser passer cette occasion de protester, et après avoir été battus sur toute la ligne dans le parlement, ils commirent la faute de vouloir continuer une guerre dont l'opinion publique commençait à se fatiguer, au lieu d'attendre qu'une circonstance plus favorable se présentât pour revenir à la charge.

Le vingt-cinq juin, la reine adressa au roi un mémoire dans lequel elle demandait à être couronnée à Westminster, en même temps que lui. Le roi renvoya cette requête au Conseil Privé, où les prétentions de la reine furent soutenues par ses deux avocats. Ceux-ci ne pouvaient s'appuyer que sur l'usage ; point de texte. Or, si beaucoup de reines avaient été couronnées, elle ne l'avaient jamais été en même temps que le roi. L'Angleterre ne reconnaît qu'un souverain ; la reine n'est que l'épouse du roi, et comme on l'a vu de nos jours, l'époux d'une reine qui porte la couronne, peut très-bien ne pas la porter lui-même. Brougham et Denman avaient à la fois un mauvais tribunal et une mauvaise cause. Est-il besoin de dire qu'ils ne mirent pas grand temps à la perdre ?

L'indomptable princesse ne se tint point pour battue ; elle s'adressa à l'archevêque de Canterbury pour être couronnée quelques jours plus tard, puis à plusieurs lords et hauts dignitaires chargés de présider à la cérémonie, pour obtenir au moins l'entrée. Repoussée partout, elle prit l'héroïque mais funeste détermination de pénétrer de gré ou de force dans l'abbaye, et d'y prendre sa place.

P. C.

(A continuer.)

(1) A Journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV, by the late F. Charles Greville, edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York : Appleton and Co., 1873, 2 vols. — Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8. — Le médecin de la reine Victoria. — Les souvenirs d'un conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

(2) Les évêques jouaient de malheur en ces temps-là. L'évêque d'Exeter ayant fait retirer les avocats pour soumettre une question de droit, fut terriblement malmené par lord Holland, qui excita le rire de l'assemblée aux dépens du prélat. Personne ne prit la part de celui-ci. Greville raconte aussi une anecdote qu'il tenait de Payne. Un certain évêque ayant annoncé qu'il allait diviser son discours en douze parties, fut interrompu par le duc de Wharton, qui demanda la permission de raconter une histoire. Un pauvre diable, dit-il, qui avait fait de trop généreuses libations, passait la nuit près de l'église de Saint-Paul, et entendit l'horloge sonner lentement minuit. Il compta les coups, et après le douzième : " *Damn you, s'écria-t-il, apostrophant le cadran, ne pouvais-tu pas nous donner tout cela tout à la fois ?* " L'évêque n'eut pas le courage de reprendre la parole.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS
SUR LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS
DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

(Suite et fin)

Les conférences de M. l'abbé Holmes, dont on vient de faire une seconde édition, sont, dans un autre genre, un de ces monuments qui parlent par eux-mêmes ; et le fait qu'on ait senti le besoin de reproduire une seconde fois ces admirables discours indique à lui seul, pour notre époque, un progrès étonnant dans le sentiment du bon et du beau littéraires. Je sais bien que ces deux orateurs distingués ont, en eux-mêmes, tout ce qu'il faut pour provoquer et attacher l'admiration ; mais je désire faire ressortir ce fait que leurs belles œuvres empruntent de la publicité qu'ont su conquérir les auteurs de nos jours, un regain de faveur et d'éclat qui ne peut que profiter à tout le monde.

Je pourrais dire la même chose des écrits poétiques de MM. Fréchette et Crémazie, que nous n'avons pas été seuls à admirer et que la France a salués avec un légitime orgueil.

Il serait extrêmement délicat pour moi d'entrer ici dans une étude détaillée des œuvres qui viennent de se produire ou qui se produisent actuellement. Je ne puis pas, cependant, m'empêcher de signaler les écrits remarquables de MM. Casgrain, Faucher de St. Maurice, Marmette, Larue, Buies, Evanturel, Marchand et Routhier, qui, dans leurs divers genres, contribuent puissamment à promouvoir notre littérature, et à la faire non-seulement connaître, mais estimer à l'étranger. C'est grâce à eux si nous pouvons, aujourd'hui, parler à un public plus étendu et faire de nos écrits une chose qui rémunère et peut, par conséquent, se soutenir par elle-même. Car, il est inutile de se le dissimuler, les littérateurs, pas plus que le reste de l'espèce humaine, ne sauraient vivre de l'air du temps ; et ce qu'on est convenu d'appeler le nerf de la guerre peut, à aussi bon droit, s'appeler le nerf de la littérature.

Autrefois, et cet autrefois ne remonte guère à plus de dix ans, l'écrivain travaillait pour le seul amour de l'art, ou, du moins, dans le seul but de se faire une réputation. Ce sont, sans doute, deux motifs pleins de noblesse et de grandeur, et ceux qui ont le moyen d'y chercher exclusivement leur inspiration n'en ont pas un mérite moins digne d'admiration. Mais, en somme, sans être trop matérialiste, il faut bien compter un peu avec les exigences de la vie terrestre, et je ne crois pas, comme certaines personnes—celles-là n'ont sans doute jamais senti l'aiguillon de la faim—je ne crois pas que l'on prostitue l'art en le faisant servir à produire le pain quotidien. On a écrit d'admirables choses, sur ce sujet, pour encourager les artistes dans tous les genres à mépriser les souffrances de la chair, et à poursuivre, sans défaillir, leur noble but, en tenant leurs yeux fixés sans cesse sur ces étoiles brillantes, mais glacées comme l'étoile polaire : la gloire et la renommée. Hélas ! il est difficile de tirer quelque chose de son encrier lorsque l'encre s'y gèle, et il est presque impossible de se recueillir quand c'est la faim qui se charge de donner constamment des distractions. Le génie seul est capable de ces actes surhumains ; et, de nos jours, les génies sont rares. Notre latitude impitoyable pourrait, d'ailleurs, paralyser leur aile et abaisser quelque peu la hauteur de leur vol. Il est bien probable, dans tous les cas, que ces admirables conseils dont je parlais tout à l'heure ont été écrits dans un fauteuil moelleux et sous la chaude influence d'un brasier pétillant. Il n'y a rien comme les prodiges pour donner des cours d'économie. Il n'y a rien comme les riches pour savoir bien prêcher les avantages de la pauvreté.

Quoi qu'il en soit, dans les circonstances où nous sommes, il est impossible de ne pas avouer que la rémunération des œuvres de l'esprit ne soit une des conditions nécessaires au progrès de notre littérature. Et il est de fait que de l'adoption de ce système date l'essor qui a été imprimé aux lettres dans ce pays.

Les fondateurs de la *Revue Canadienne* ont été, je crois, les premiers à consacrer ce principe. Malheureusement, leurs ressources limitées ne leur ont pas permis de réaliser toutes les espérances qu'ils avaient laissées entrevoir.

L'Opinion Publique est ensuite entrée dans cette voie, et a pu s'y maintenir au profit des uns et des autres.

L'Album de la Minerve, ressuscité en 1872, avait également adopté ce système, et l'aurait exploité avec beaucoup de succès, si d'autres entreprises plus considérables et plus importantes n'eussent obligé ses promoteurs à suspendre leur intéressante publication.

Il y a, toutefois, un fait maintenant bien établi, c'est qu'aucune revue ne peut, dorénavant, subsister parmi nous si elle ne se résigne à rémunérer convenablement ceux qui fournissent l'aliment à sa vie intellectuelle.

Du reste, nous devons à ces généreux bienfaiteurs de la littérature canadienne un tribut de reconnaissance que nous leur accordons avec la plus entière sincérité. Mais il y a, cependant, quelqu'un à qui nous devons encore plus, qui a été le véritable promoteur et le soutien de ce nouvel état de choses ; qui s'est interposé, avec toute l'autorité que lui donnait son indépendance, entre l'auteur et les éditeurs ; qui a forcé ceux-ci à reconnaître la suprématie de ceux-là, et qui a imposé ce principe, juste d'ailleurs, que l'écrivain qui compose un livre a droit à une rémunération au moins aussi grande que celle du prote qui en fait l'impression. J'ai nommé M. l'abbé Casgrain.

M. Casgrain peut être appelé justement le père nourricier de la littérature canadienne. C'est lui qui l'a tirée de l'état de sujétion où elle languissait, pour lui permettre de s'asseoir au soleil du droit et de la liberté. Il a lui-même donné le précepte et l'exemple. Là-dessus, il ne peut, ou, du moins, il ne doit y avoir qu'une opinion.

Parmi les jeunes littérateurs de nos jours, il y en a peu qui ne lui doivent un bon conseil ou une aide donnée à temps ; et beaucoup de nos écrivains sont parvenus aujourd'hui à se faire un nom, qui n'y seraient jamais arrivés s'ils n'avaient rencontré sur leur route cet ami plein de dévouement et de désintéressement, qui sait mettre de côté toutes les petites jalousies du métier, et qui se réjouit du succès des autres comme de son propre succès.

Ces choses sont assez rares pour qu'on ne les passe pas sous silence.

Maintenant que nous avons vu, à vol d'oiseau, pour ainsi dire, ce qu'a été et ce qu'est notre littérature, nous pouvons légitimement nous demander—et c'est par là que je terminerai—quelles peuvent être nos espérances pour le futur.

J'ai étudié de près le mouvement littéraire, depuis quelques années, et il m'a semblé que les progrès immenses que nous avons accomplis nous donnent le droit d'avoir une entière confiance dans l'avenir. Mais, pour arriver à des résultats sérieux, il nous faut deux choses.

D'abord, il est indispensable d'apporter, non pas un changement radical, mais certaines modifications dans notre système d'instruction.

J'ai le plus grand respect pour l'antiquité ; et les monuments littéraires qu'elle nous a laissés, après avoir éclairé nos esprits, feront encore, pendant bien longtemps, l'admiration de ceux qui viendront après nous. Mais il me semble, d'un autre côté, que nous ne tenons pas assez compte de l'âge présent. Je ne veux pas qu'on abandonne Homère et Virgile ; mais je voudrais que leurs admirateurs fussent moins exclusifs, et nous permissent d'étudier davantage ceux qui sont plus rapprochés de nous.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, il y a eu, à l'origine, des tâtonnements et des essais. Puis, les siècles, dans leur marche, se sont servi des découvertes de leurs devanciers pour pousser plus avant leurs recherches, et arriver à des résultats que ceux-ci n'avaient pu atteindre.

Si, aujourd'hui, chaque savant était

obligé de recommencer les calculs effrayants qu'ont dû s'imposer les Copernic, les Galilée, les Newton, les Morse, pour arriver aux résultats qu'ils ont obtenus, la science en resterait au même point, sans avancer d'un seul pas. Mais on fait mieux. On prend ce qui est déjà fait ; on l'approfondit, on l'améliore, on le perfectionne. C'est ainsi qu'on avance et que chaque siècle apporte son contingent de découvertes et de perfectionnements sous l'œil de Dieu, qui bénit ces travaux lorsqu'ils sont faits dans un bon esprit, et qui les anéantit quand ils tendent à s'éloigner de la source de toute science et de tout progrès.

Je n'ignore pas que ces idées ne sauraient s'appliquer entièrement à la littérature ; mais faut-il admettre, d'un autre côté, qu'elle soit le seul art où le progrès reste en quelque sorte impossible, et que l'antiquité, sur ce sujet, ait dit le dernier mot ?

Certainement non.

Je conçois qu'on doive s'éloigner, autant que possible, de cette littérature immorale et matérialiste qui, de nos jours, envahit le monde, et tend à l'éblouir par un clinquant de faux aloi ; mais, par contre, il y a des beautés, des magnificences que l'on semble rejeter avec un peu trop de mépris.

Le tout est de bien choisir, et c'est ce que nous ne faisons pas assez. Une arme dangereuse dans une main inexpérimentée peut devenir le salut même avec un bras qui sait s'en servir.

Nous avons cette main inhabile, je l'avoue ; mais nous possédons également ce bras exercé et ferme : c'est à lui que j'en appelle pour nous guider dans une voie qui ne peut que nous conduire au succès.

Il y a une seconde cause qui entrave, parmi nous, les progrès de la littérature. C'est l'absence complète d'une véritable critique littéraire.

J'ai remarqué que, dans notre province, lorsqu'il se produit une œuvre littéraire, on la blâme à outrance, ou on l'épave jusqu'aux nues. Il n'y a pas de milieu : le livre est plat ou sublime. Cela vient de ce que, généralement, la plume de critique est placée entre les mains d'une personne tout-à-fait inexpérimentée, qui, ne pouvant juger par elle-même, et, souvent, n'ayant pas même lu l'ouvrage dont il s'agit, donne libre cours à la haine ou à l'amitié que peut lui inspirer le nom de l'auteur. Souvent, un livre d'un mérite réel subit la censure vinaigrée d'un mousse de la plume, tandis que, le lendemain, une fadeur littéraire est placée par le même au rang des chefs-d'œuvre.

Cet état de choses est profondément regrettable et de nature à décourager tout effort sérieux vers le progrès de nos lettres.

Je ne puis m'empêcher, en terminant, de témoigner, au nom du public lettré, mes remerciements aux directeurs de l'Université Laval, pour l'initiative patriotique qu'ils ont prise en ouvrant des concours publics où la jeunesse littéraire peut venir disputer la palme du mérite. L'Université n'avait pas besoin de ce nouveau sacrifice pour mériter les sympathies et l'admiration de tous ceux qui savent apprécier le dévouement qui se cache sous le manteau de l'humilité chrétienne. Mais elle a voulu prouver que ce sont toujours ceux qui ont le plus fait qui font encore davantage. D'ailleurs, le proverbe le dit : " Noblesse oblige ; " et le séminaire de Québec est un passé qui ne lui permet pas de faire les choses à demi.

Ce bel exemple a porté ses fruits, et j'ai vu avec plaisir que l'Institut-Canadien de Québec a été le premier à le suivre en ouvrant, cette année, un concours d'éloquence.

Avec l'élan qui est déjà donné, et des encouragements partis de si haut, la littérature, dans la province de Québec, ne peut manquer d'arriver à ce degré de perfection qu'ambitionnent tous les véritables amis de la religion et de la patrie.

NAPOLÉON LEGENDRE.

—Inutile de jouer avec le sommeil : il finit toujours par vous gagner.

LE GAS " CLAIR-DE-LUNE " DU
DR. E. CASGRAIN

Nous aurions dû donner à nos lecteurs l'avantage de connaître plus tôt ce système d'éclairage aussi parfait qu'économique. Mais le temps et l'espace nous ont fait défaut. A l'exposition d'horticulture qui s'est tenue au Palais de Crystal il y a quelques semaines, l'appareil du Dr. Casgrain attirait l'attention de tous les visiteurs. La lumière brillante, blanche et douce du gazelier servi par l'appareil faisait rougir et blémir les jets de gaz nourris par les tuyaux de la rue.

Ce nouveau gaz n'est que de l'air atmosphérique chargé des vapeurs de gazoline. Mais le moyen par lequel l'air est chauffé puis injecté dans le réservoir, pour en sortir tout imprégné de principes lumineux, est nouveau et aussi simple qu'ingénieux.

Il consiste en sept parties : le poids cylindrique moteur, un tambour cylindrique ou soufflet, une bouilloire verticale, un tube horizontal qui alimente d'eau la bouilloire, le tube conducteur de la vapeur, le carburateur et le réservoir. La moitié de l'appareil est placée au sous-sol et l'autre moitié se trouve sous terre, à 50 pieds, distance légale, de la bâtisse. En 15 ou 20 minutes, le gaz est prêt et circule dans les tubes ; dans les autres appareils, cette opération prend d'ordinaire une heure.

Le gaz se fabrique ainsi à la maison, sans une ombre de danger, puisque le pouvoir moteur, qui agit insensiblement, est hors de terre, et que le phénomène de la fabrication du gaz se passe sous terre à cinquante pieds de la maison ; même en supposant que tout se ferait au sous-sol, il n'y aurait pas plus de danger ; malgré que les législateurs, ne connaissant pas les qualités du nouveau gaz, aient cru devoir insister sur la distance que l'on connaît.

Le réservoir s'alimente au dehors au moyen d'un tube de caoutchouc, et ne fournit au carburateur qu'une quantité de gazoline limitée par un mécanisme intérieur.

A l'intérieur de la bouilloire cylindrique et verticale, se trouve un cercle percé de petites ouvertures qui laissent passer le gaz. C'est ce gaz allumé qui chauffe la bouilloire et amène la vaporisation de l'eau. Ce phénomène s'opère si parfaitement, qu'il se produit une immense quantité de gaz avec une très-petite quantité de gazoline.

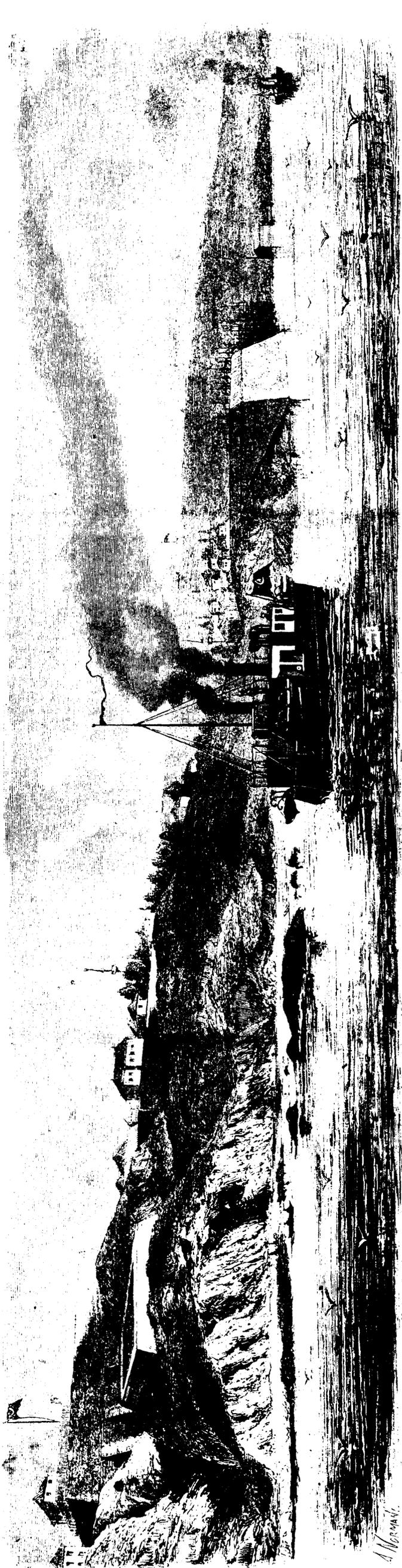
La distribution du gaz est uniforme et facilement contrôlée. Le coût en est à peu près la moitié de celui du gaz ordinaire de houille. Le prix des machines varie de \$125 à \$600, fournissant de 25 à 600 becs de gaz. Le couvent de Bellevue, près de Québec, est éclairé par une machine de 50 lumières. C'est un grand édifice de cinq étages, et le directeur ainsi que la supérieure de cette institution sont enchantés d'y avoir introduit cet appareil, tellement il fonctionne à leur entière satisfaction.

Ce système sera adopté, sans aucun doute, par les couvents, collèges, usines, hôtels et autres grands établissements des campagnes, et même par les maisons particulières de quelque prétention. Nous ne serions même pas surpris de le voir s'introduire dans les villes, où il pourrait avantageusement supplanter le gaz infecte qui rend visible la noirceur des nuits.

—Le *Free Press*, d'Outaouais, dit qu'il a été exporté 55,317,054 pieds de bois du port d'Outaouais, aux Etats-Unis, pendant la saison de navigation de 1876, jusqu'au 12 septembre ; il en a été exporté 10,744,500 pieds par des bâtiments canadiens, et 44,569,754 pieds par des bateaux américains. Pendant toute la saison de navigation de 1875 jusqu'au 30 septembre, il a été exporté 59,643,932 pieds de bois, dont 17,344,335 par des bâtiments canadiens, et 42,297,597 pieds par des bâtiments américains. Ces chiffres démontrent que la quantité exportée jusqu'au 12 septembre est presque aussi grande que celle exportée pendant toute la saison de l'année dernière. Le *Free Press* croit que le total du bois scié exporté en 1876 égalera, s'il ne l'exécède pas, les exportations de 1875, ce qui témoigne que le commerce a repris un peu de vigueur.

Le même journal donne aussi le montant du bois carré, espars, etc., qui est passé par les glissoires de la Chaudière, pendant la présente année, et un état comparatif depuis 1812 jusqu'en 1876 inclusivement. Ce rapport constate une notable augmentation dans le volume du commerce de cette année.

Toute la presse a déjà appris au monde la mort de Mme Jules Janin. La veuve de l'auteur de *Barnave* a succombé aux suites d'un mal terrible, un cancer au sein. Elle part pour l'autre monde, sans enfants, mais laissant près de trois millions qui vont à des collatéraux. Elle s'en va sans regrets, quittant, comme elle le disait, une société nouvelle où personne ne sait plus parler. On va mettre en vente la petite maison. Ainsi, ce joli chalet de Passy que le prince des critiques avait orné de son chiffre est dès à présent désert. Ci-git Tibur. Il n'y a qu'un petit nombre d'années, en y recevant l'hospitalité, nous pouvions voir la charmante femme y faire très-bel accueil à tous ceux qui venaient y faire visite au traducteur d'Horace. Dans l'origine, ce jardin, assez vaste, n'était qu'un restant de carrières, une langue de terre pelée, sablonneuse, pierreuse ! Mme Jules Janin, aidée d'un des maîtres en horticulture, avait fini par en faire une merveille. Elle y avait mis des arbres, de l'eau, des lauriers-roses, des rochers, des charmilles ; elle en avait fait un enchantement pour les yeux.



Batteries et Batteries.

NAUION DES MOULINS TERS SUR LE DANDRE OUVANT BOUSSEUR. — Groupes de M. Petrovits.

Conduite au Eau et de l'ennie.

Port et pose de l'obusiers du Eau. — Moudin à l'Apent.



LA VILLE DE FLORENTIS LE ENNEIN DE SON BOMBARDMENT PAR LES TURCS. — Groupes de M. Petrovits.



Le port du Dux. — Groupes de M. Petrovits.

EVENEMENTS D'ORIENT — GRAVURES TIRÉES DE L'ILLUSTRATION

VOIX DU PASSÉ

Les souvenirs d'enfance ont le don bienfaisant de nous faire oublier plus d'un chagrin cuisant. Voilà pourquoi, le soir, souvent je me rappelle cette époque bénie où la vie est si belle, où les oiseaux, les fleurs, le soleil et l'air pur nous font un horizon de bonheur et d'azur. Rien ne fait mieux pleuvoir dans mon âme attristée que quelques joyeux rayons, qu'une larme jetée sur ce passé charmant que l'on ne peut tenir que par ce don du ciel qu'on nomme *Souvenir* ! Aussi lorsque je songe à cette époque sainte, dans mon âme, soudain, s'évanouit la plainte et j'éprouve, ravi, ces innocents joies. Qu'un joyeux souvenir m'apporte d'autrefois. Le cœur alors, semblable au cratère qui fume, jette bien loin dehors toute noire amertume, et, grâce à la pensée, on revit par instants à cet âge béni qui fut notre printemps. Si vous n'avez jamais, pressé par la souffrance, évoqué quelque vieux souvenir de l'enfance ; si vous n'avez jamais cherché dans votre cœur quelque joyeux débris de ce temps de bonheur ; si, vous laissant bercer par la mélancolie, rêvez charmant qu'un nomme une douce folie du cœur, vous n'avez pas écouté les échos qui nous viennent parfois de ce temps de repos, Dieu n'a pas mis en vous un rayon de son être, il ne vous a donné, lorsqu'il vous a fait naître, que le désir de l'or et l'ignoble penchant qui fait courir la foule après le vil argent. Il vous a dit : " Vous tous, regardez vers la terre ; tout votre espoir est là, rampezy ; mais la sphère sublime où j'ai placé les plus beaux sentiments " Est à jamais fermée à vos esprits rampants. Ainsi, Dieu vous l'a dit, au milieu de vos fêtes vous n'ouvrirez jamais vos oreilles distraites à ces accents joyeux, aux murmures confus, derniers échos d'un temps que vous ne verrez plus. Car pour vous le passé ne peut avoir de charmes, à vos rires d'enfant vous préférez vos larmes, et votre esprit, toujours tourné vers l'avenir, ne veut pas perdre une heure à se ressouvenir. Pour moi, je ne suis pas grand faiseur de fortune, le dirai-je ? parfois le présent m'importe peu, et je recherche alors dans les jours d'autrefois les plus douces rumeurs, les plus charmantes voix. Si pour moi de ses dons le Seigneur fut avare, il m'a donné du moins, chose qui devient rare, le désir et le temps de me ressouvenir. D'adorer le passé sans craindre l'avenir. Le soir donc, au foyer, près du feu qui reflète ses tremblantes lueurs sur le front du poète, oubliant le présent, je porte mon esprit vers ce passé lointain qui toujours me sourit. Je me rappelle tout, nos jeux, nos cris, nos courses sur les monts, dans les prés, près des charmantes sources, et ma mère aux abois qui toujours nous grondait lorsque, le jour tombé, la troupe retardait. Un des grands cauchemars de cette bonne mère, c'était de nous savoir courant loin du parterre. Elle nous défendait le moulin de Baril (1). Et voulait, pauvre mère, écarter tout péril de nos pas imprudents ; mais nous, courant sans cesse après avoir reçu sa touchante caresse, nous laissions là le seuil étroit de la maison. Cherchant sur la colline un plus vaste horizon, pendant que notre mère, à la basse fenêtre, pensive, guettait l'heure où nous devions paraître. Nous ne l'écoutions pas toujours, mon frère et moi, quand elle commandait de rester sous le toit. Alors avec douceur intervenait mon père. Qui nous disait tout bas : Courez dans la bruyère. Un jour, nous recevions, étonnés et chagrins, l'ordre formel de ne plus courir les ravins, de cesser notre chasse à ces ailes luisantes qui volent au-dessus des moissons jaunissantes, et mon père, traçant le cercle de nos jeux, fixait pour nos ébats le jardin ennuyeux. En trois jours nous avions pillé tout le parterre ; le nid d'oiseau brisé, vidé, gisait à terre ; le merisier sauvage et le pommier vermeil s'ombrageaient plus la fleur contre un ardent soleil, et lançaient dans les airs leurs branches mutilées ; les fruits étaient cueillis, les fleurs étaient volées. Bref, il ne restait plus pour nos exactions que quelques plants de choux et des carrés d'oignons. Puis un jour, tous les deux fatigués de l'espace étroit qu'on nous donnait, nous laissions là la place, et forçant la limite imposée à nos jeux, aux champs pleins de soleil nous gambadions joyeux. Ainsi passaient les jours écoulés de l'enfance. Ainsi sous le regard plein de douce clémence de nos parents chéris nous grandissions heureux. Depuis, mon père est mort, faisant un vide affreux, mais nous laissant au moins le regard d'une mère. Pour calmer nos chagrins et notre plainte amère, et par ses tendres soins moins faire regretter ce passé déjà vieux, mais que j'aime à chanter.

— Août 1876. M. J. A. POISSON.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XIX

L'ENTREVUE

Comme il avait été convenu, Edmond Privat fit descendre Després à l'entrée du parc et continua son chemin, pour arriver, au grand trot de ses deux *mustangs*, par la grande avenue. Quant au Roi des Etudiants, habitué à tous les exercices du corps, il enjamba prestement la haie vive qui fermait le parc, et s'engagea dans un étroit sentier dont le mince ruban se déroulait, en serpentant, vers le nord. Suivant les indications du jeune Privat, Gustave devait déboucher, après une dizaine de minutes de marche, sur un vaste rond-point au centre du parc, et attendre là que la jeune créole et son frère vinssent le rejoindre. Il chemina donc tranquillement dans la sente à peine tracée, écartant de ses deux mains les rameaux entrelacés qui barraient le passage, et songeant à ce qu'il lui faudrait dire pour convaincre la malheureuse fiancée de Lapierre, lorsque soudain, à un coude du sentier, près d'un petit pont de bois jeté sur un ruisseau, un bruit de branches froissées se fit entendre, suivi de piétinements semblables à ceux produits par un animal qui s'enfuit précipitamment. Després s'arrêta. " Est-ce qu'il y aurait des animaux dans ce parc ? " se demanda-t-il. Et il écarta les branches pour faire quelques pas dans la direction d'où était venu le bruit suspect. Mais tout était rentré dans le silence,

et aucune trace n'était visible sur le lit de feuilles sèches qui tapissaient le sol. " Allons ! se dit-il, je n'ai pas de temps à perdre à la constatation d'une semblable bagatelle... C'est un animal quelconque, ou quelque gamin qui cherche des nids d'oiseaux... Laissons-les à leurs amusements. " Et, pour réparer le temps perdu, Després allongea le pas, refoulant les branches feuillues qui lui froissaient la poitrine, brisant avec fracas les rameaux entrelacés, de telle façon qu'une douzaine de fauves auraient pu s'abattre autour de lui sans qu'il les entendit. Il arriva bientôt en vue de la clairière. C'était, comme nous l'avons dit, un vaste rond-point où venaient aboutir—semblables aux rayons d'une immense roue—toutes les allées principales du parc. Tout autour, des bancs à dossier, peints en la traditionnelle couleur verte, étaient disposés entre les arbres—les uns orgueilleusement assis sur la croupe de quelque petit mamelon, les autres à moitié ensevelis sous le feuillage luxuriant. Gustave se dirigea vers un de ces derniers et s'y installa. Puis il se prit à réfléchir profondément. La partie qu'il allait engager était extrêmement sérieuse. Non-seulement il allait avoir à lutter contre un homme d'une habileté supérieure et rompu à toutes les intrigues, mais encore il lui faudrait porter la conviction dans le cœur d'une jeune fille entièrement fascinée par ce démon, et marchant stoïquement à ce qu'elle croyait être la réhabilitation de la mémoire de son père, avec le fatalisme des victimes antiques. Després n'attendit pas longtemps. En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une jeune fille, vêtue de noir et pâle comme une madone d'albâtre, émergea à un coude de la grande allée conduisant au cottage, et s'avança lentement dans la direction du rond-point. Elle donnait le bras à un jeune homme, que Gustave reconnut sur-le-champ pour être Edmond Privat. Le Roi des Etudiants ne put se défendre d'une profonde émotion à la vue de cette femme malheureuse et forte, de cette belle créole dont le type opulent et la pâleur dorée avaient fait place à une blancheur de cire et à un affaissement précoce. " Comme elle est belle ! se dit-il... et comme elle souffre !... Ah ! non, une aussi admirable femme ne peut aimer cette brute de Lapierre !... Je la sauverai, dussé-je le faire malgré elle ! " Cependant, le couple approchait... Després, le chapeau à la main, s'avança au devant de Mlle Privat, et s'inclinant avec cette courtoisie française qui le distinguait : " Mademoiselle, dit-il, je rends grâce à Dieu et à votre bon ange de me procurer aujourd'hui le bonheur de vous rencontrer... —Ma sœur, interrompit Edmond, j'ai le plaisir de te présenter mon excellent ami, Gustave Després, notre roi... le Roi des Etudiants. " Mlle Privat s'inclina sans répondre. Elle examinait, à la dérobée, la mâle et franche figure de celui qui s'annonçait comme devant être son sauveur. Després reprit : " Mademoiselle, pardonnez-moi si j'ai dû, sans être connu de madame votre mère, solliciter de vous une entrevue dans ce lieu écarté. Les motifs qui me font agir sont tellement en dehors des raisons ordinaires, et les circonstances de l'affaire où je suis engagé tellement impérieuses, que je n'avais réellement pas de choix des moyens. —Monsieur, répondit Laure avec dignité, vous avez mentionné dans votre lettre le nom de mon père, et ce nom seul était suffisant pour me déterminer à accepter votre proposition, si étrange qu'elle me paraisse. " Després s'inclina à son tour ; puis, après quelques secondes de réflexion, il reprit : " Mademoiselle, j'ai en effet à vous parler de votre père, mais j'ai surtout un immense devoir à remplir à l'égard d'une personne qui se sert du nom sans tache du colonel Privat pour arriver à ses vues criminelles. " Laure était tout oreilles, mais elle feignit de ne pas comprendre et garda le silence. Ce que voyant, le Roi des Etudiants se décida à entrer de suite dans le vif de la question. Il poursuivit donc, en regardant Edmond : " Mademoiselle, les instants sont précieux, à vous comme à moi... Il se peut que cette entrevue que j'ai eu le bonheur d'obtenir soit la dernière... Souffrez donc que j'aborde immédiatement le sujet pour lequel je suis venu, et que je prie monsieur votre frère de nous laisser un moment seuls. " Edmond, qui s'attendait à cette invitation, salua et dit : " Je vous quitte, et, toi, ma pauvre sœur, je te supplie de te laisser convaincre et de ne pas être le forgeron de ta chaîne. " Laure fit une inclination de tête et s'assit, sans prononcer une parole. Després resta debout en face d'elle. Une minute se passa dans un silence plein d'anxiété. Enfin, le Roi des Etudiants parut prendre une résolution soudaine : " Mademoiselle Privat, dit-il brusquement, aimez-vous votre père ? —Monsieur ! fit Laure, dont les tempes rougirent. —Je vous demande pardon, mademoiselle, repartit Després, mais je vous supplie à genoux de ne pas vous étonner de mes questions et de me répondre sans arrière-pensée. " Laure hésita une seconde, regarda profondément Després, puis répliqua avec explosion : " Mon pauvre père, je ne l'aimais pas, je l'idolâtrai. —Je le savais, mademoiselle, repartit simplement Després, et si je ne l'eusse pas su, j'aurais abandonné l'idée que je poursuis... " " Maintenant, continua-t-il, voulez-vous avoir assez de confiance en moi pour me dire si, en cas de malheur financier arrivé à ce pauvre père que vous regrettez tant, vous seriez fille à sacrifier la fortune qui vous revient pour combler le déficit ?... —Sans hésiter une seconde, répondit Laure avec fermeté. —Et même à sacrifier le bonheur de toute votre vie ?... poursuivit Després. —Mon bonheur à moi ne peut être mis en comparaison avec la mémoire honorée de mon père, " répondit Laure d'une voix émue. Després s'inclina. " Mademoiselle, dit-il, je savais votre âme grande et noble ; mais, maintenant, je la sais bonne et chevaleresque... Ma tâche en sera plus facile... J'ai des choses infiniment délicates à traiter avec vous ; j'ai des souvenirs bien amers, à réveiller ;... j'ai même des plaies cuisantes à rouvrir. Mais votre courage et la confiance que vous semblez avoir en moi me soutiennent... Vous venez au-devant du salut : l'œuvre de rédemption me sera plus légère. " Laure était émue et ses grands yeux noirs demeuraient constamment fixés sur la sympathique figure du Roi des Etudiants. Després continua : " Vous ignorez probablement, mademoiselle, quel but je poursuis en venant ainsi m'immiscer dans des affaires qui, au premier abord, semblent ne pas me concerner le moins du monde. —Je vous avoue que je ne saurais deviner... —Deux raisons me font agir et me poussent irrésistiblement sur votre chemin... La première et la plus sacrée, c'est que des circonstances tout à fait exceptionnelles, et que je vous expliquerai bientôt, m'ont mis sur la piste d'un grand crime ; la seconde... —Quelle est-elle ? —La seconde, acheva Després avec une sombre énergie, c'est que j'ai une œuvre impérieuse de vengeance à accomplir. " Laure regarda le Roi des Etudiants. Il était debout en face d'elle, l'œil chargé d'éclairs et le bras étendu dans un geste de suprême menace. Elle comprit que ce fier jeune homme, vieilli avant le temps, n'agissait pas pour assouvir une mesquine passion, et que de puissants motifs l'envoyaient à son secours. La confiance pénétra dans son cœur. " Monsieur, dit-elle, quelles que soient les raisons qui vous dirigent, je les respecte et ne désire pas vous forcer à les divulguer... Mais vous avez parlé d'un grand crime sur la piste duquel vous êtes tombé, et, comme je suppose que ma famille est pour quelque chose dans cette ténébreuse affaire, je vous prierais de me dire de quoi il s'agit. —Mademoiselle, répondit Després, vous serez satisfaite, car je ne suis pas venu pour autre chose. —Je vous écoute, monsieur. —Aucune oreille indiscreète n'entendra ce que j'ai à vous dire ? demanda Després, en regardant tout autour de lui. —Il n'y a que mon frère dans le parc, répondit Laure, et vous voyez qu'il ne songe guère à vous écouter. " En effet, Edmond paraissait se trouver trop à son aise, étendu sur la pelouse à une centaine de pieds de là et absorbé dans la lecture d'un roman, pour s'occuper de ce qui se passait entre sa sœur et Gustave. Després prit donc place à côté de Laure, et la regardant avec une sympathie presque paternelle : " Mademoiselle, dit-il brusquement, vous allez vous marier mardi prochain, n'est-ce pas ? —Oui, monsieur, répondit la jeune fille en baissant les yeux. —Votre décision est bien prise ? —Mais, monsieur !... —Il le faut, mademoiselle. Répondez-moi en toute confiance, je vous en supplie. —Eh bien ! sans doute, ma décision est arrêtée. —Irrévocablement ? —Pourquoi pas ?... Est-ce que, par hasard, quelqu'un aurait le droit de me forcer la main ? —Non, mademoiselle, personne n'a ce droit, répondit gravement Després ; mais il n'en est pas moins vrai qu'un homme s'est trouvé qui a cru pouvoir le prendre, ce droit ; il n'en est pas moins vrai que, vous qui êtes jeune, belle et riche, vous vous mariez contre votre gré. " Laure pâlit, et regardant son interlocuteur en face : " Monsieur ! dit-elle, vous abusez... —Laissez faire, mademoiselle... repartit tranquillement Després. Je n'avance rien que je ne sois en mesure de prouver. Tout-à-l'heure, vous me rendrez justice. " Puis continuant : " Donc, vous vous mariez contre votre gré et vous n'aimez pas celui qui sera bientôt votre époux. —Je vous laisse dire, puisqu'il le faut. —Bien plus, pauvre jeune fille, vous avez au cœur un autre amour, une de ces passions suaves et douces qui sont l'histoire de toute une vie et ne s'éteignent jamais. " Un rougeur brûlante envahit le front de la jeune fille, mais elle haussa bravement les épaules et feignit de rire. " Beau chevalier redresseur de torts, dit-elle,

vous savez beaucoup de choses, mais je doute fort que vous puissiez lire à découvert dans le cœur d'une femme—surtout d'une femme que vous voyez pour la première fois. —Mademoiselle, reprit Després d'une voix grave, je ne suis pas devin, mais j'ai beaucoup souffert, et le chagrin, en forçant certaines facultés à se replier sur elles-mêmes, à se concentrer, double la puissance de ces facultés, donne une sorte de seconde vue. " Laure jeta un sympathique regard sur le jeune homme et répliqua d'un accent ému : " C'est vrai, monsieur : ceux qui ont souffert voient mieux et plus loin que les heureux de ce monde... Mais, ajouta-t-elle, pour pouvoir pénétrer jusqu'au sanctuaire le plus intime de la pensée humaine, jusque dans le cœur d'une femme, il faut autre chose que l'expérience, autre chose que le raisonnement... —Que faut-il donc ? —Mais, mon Dieu... tout au moins la connaissance intime du caractère, des goûts, des sympathies innées de cette femme. —En ce cas, mademoiselle, s'empressa de répliquer Després, je possède toutes les connaissances nécessaires pour affirmer solennellement que vous n'avez pas d'amour pour votre fiancé, et qu'au contraire... —Achevez. —Vous aimez le noble jeune homme qui, depuis de longues années, souffre en silence à cause de vous. " Laure essaya de rire. " Voilà une conclusion pour le moins étrange, dit-elle. —Elle est très-logique, mademoiselle. Suivez bien mon raisonnement. —Allez... —Vous avez un caractère chevaleresque, porté aux grands dévouements, épris des nobles actions et auquel répugne souverainement tout ce qui paraît louche ou déloyal. —Vous me flattez. —Non pas : je vous analyse. Eh bien ! mademoiselle, ne voyez-vous pas que toutes les tendances sympathiques de votre caractère vous poussent inévitablement vers le loyal jeune homme qui vous aime, tandis que vos antipathies innées vous empêchent d'éprouver autre chose que le plus profond mépris pour votre fiancé ? —Qui vous dit que monsieur Lapierre ne soit pas digne de mon amour ? —Lapierre est un lâche et misérable assassin ! s'écria Després d'une voix concentrée. Laure, stupéfaite, regarda l'étudiant avec de grands yeux et ne répondit pas sur-le-champ. VINCESLAS-ÉUGÈNE DICK. (A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 7.—Une dépêche de Belgrade au *Times* dit que la Serbie a renouvelé sa demande d'un armistice d'un mois. Cette application est probablement faite dans le but de poursuivre la guerre sous des circonstances plus favorables à la Russie. Un armistice d'un mois signifie la suspension des hostilités pour l'hiver, parce que la lutte ne pourra reprendre à la fin de novembre. Le fait que les Serbes ont loué deux cents ouvriers de la fabrique impériale de canons d'Allemagne et que les agents russes achètent tous les grains de la Valachie, montre que la Serbie ne songe pas à la paix. Une dépêche de Belgrade au *Times* apprend que, dans la bataille du 28 septembre, un bataillon portant le nom de la princesse Nathalie combattit au nombre de 900, et que, le lendemain, 40 hommes seulement répondirent à l'appel. Londres, 8.—Une dépêche de Raguse rapporte que le prince Nicolas, de Monténégro, a consenti, vendredi, à une suspension des hostilités pendant les négociations pour l'armistice régulier, à condition que les forts occupés par les Turcs ne seront ravitaillés que pour les besoins actuels. Ce résultat est attribuable à la médiation du consul anglais, et il cause une grande sensation parmi les Slaves. Londres, 9.—Le baron Lisgar, mieux connu sous le nom de Sir John Young, qui a été gouverneur-général du Canada de 1868 à 1872, est décédé ce matin. Une dépêche de Cettinge à l'agence Reuter rapporte que les Monténégrins ont tourné les positions de Monkatar Pacha et sont entrés à Trébinge et Ljubinge. Les Turcs ne peuvent maintenant recevoir de renforts. Le général Schernaieff a télégraphié au prince Milan que le général Antitch, samedi, a occupé tous les villages de la vallée de Toplitza. Londres, 11.—Une dépêche de l'agence Reuter, datée de Belgrade, dit que le cabinet serbe a décidé d'accepter l'armistice, dès qu'il sera proposé par les puissances. Une dépêche de Belgrade en date d'hier, dit que les consuls russe, autrichien et français ont reçu instruction d'engager la Serbie à accepter les conditions de l'armistice. Une dépêche de Pesth au *Daily Telegraph* dit que le prince Milan a donné ordre au général Tcherniaieff de suspendre pour le moment les opérations offensives. Constantinople, 11.—Les conditions de l'armistice de six mois ont été communiquées aujourd'hui aux puissances. Une dépêche de Vienne à l'agence Reuter dit qu'on a la certitude que la Serbie n'acceptera pas l'armistice de six mois, et que la Russie considérera l'armistice comme un refus de la Porte, d'accepter les conditions de paix forcées par les puissances européennes.

(1) Moulin appartenant à une famille Baril et situé à quelques arpents de la maison paternelle.

Londres, 13.—Une dépêche de Constantinople à l'agence Reuter contient ce qui suit :

La Porte accordera l'armistice aux conditions suivantes : On empêchera la Servie d'occuper les positions actuellement en la possession des Turcs ; que l'on prohibera l'importation d'armes et de munitions dans la Servie ; qu'il sera défendu aux volontaires étrangers de se joindre à l'armée serbe et d'entrer dans le Monténégro ou dans la Servie. La Porte, à ces conditions, consent que l'armistice dure jusqu'au 15 de mars 1877, et elle demande aux puissances d'en régler les détails.

Londres, 13.—Une dépêche de Belgrade à l'agence Reuter en date d'aujourd'hui, annonce que le cabinet serbe a décidé de ne pas accepter l'armistice de six mois proposé ce matin par la Turquie, parce que la Serbie ne peut pas entretenir une armée si considérable durant l'hiver, et porter secours en même temps aux familles des réfugiés.

Ottawa, 12.—L'hon. David Laird, de l'île du Prince-Edouard, ministre de l'Intérieur à Ottawa, vient d'être nommé lieutenant-gouverneur du territoire du Nord-Ouest de Manitoba, désigné sous le nom de Keewatin.

Lord Dufferin a eu, pendant sa visite à la Colombie, le plaisir d'assister à la chute d'un arbre géant de quatre cents ans d'existence. La victime était un pin Douglas, mesurant six pieds de diamètre et six cents vingt de hauteur. Du pied à la première branche, la distance était de cent pieds. Ce magnifique arbre était loin d'être un échantillon extraordinaire de son espèce.

ENIGMES, CHARADES, &c.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 36 (21 SEPT.) DE "L'OPINION PUBLIQUE."

Mots carrés :—No. 16, A. de Marchissi ; 16 et 17, Is. E. Lepage ; 16 et 17, B. E. Pelland ; 16, J. R. et Ar. Peltier ; 16 et 17, Dames E. C. Charades :—No. 17, A. de Marchissi, A. G. Bussières, A. Bélanger, F. X. E. Demers, Is. E. Lepage, B. E. Pelland, J. R. et Ar. Peltier, Dames E. C. Logographe :—A. de Marchissi, A. G. Bussières, A. Bélanger, F. X. E. Demers, Is. E. Lepage, B. E. Pelland, J. R. et Ar. Peltier, Dames E. C. Anagrammes (21) :—12, A. de Marchissi ; 13, A. Bélanger ; 15, F. X. E. Demers ; 20, Is. E. Lepage ; 17, B. E. Pelland ; 14, Ar. Peltier ; 4, J. R. Peltier ; 14, Dames E. C. Le langage français :—No. 4, A. de Marchissi ; No. 1, Is. E. Lepage. Réponses au No. 34, reçues trop tard ; Is. E. Lepage ; Charade No. 15 ; anagrammes, 23 sur 30. J. A. Goudron ; Mot carré No. 15 ; charade No. 15 ; anagrammes, 8 sur 30.

BAROMÈTRES VIVANTS.—Les oiseaux sont les meilleurs indicateurs du temps ; les pigeons se posent-ils sur le toit d'une grange en présentant le jabot au levant, le matin ; rentrent-ils de bonne heure au logis ; picotent-ils aux environs de la ferme ; pluie imminente le lendemain. Se rendent-ils tard au colombier, vont-ils butiner au loin dans les champs ; c'est signe de beau temps.

Les poules, si elles se roulent dans la poussière plus que de coutume en hérissant leurs plumes, annoncent l'orage prochain. Même prophétie si les canards plongent dans l'eau en battant des ailes, en se poursuivant et en criant joyeusement sur la mare.

Les hirondelles volent-elles en rasant la surface de la terre et de l'eau, l'orage n'est pas loin ; disparaissent-elles, surtout vers le soir, dans les hauteurs de l'atmosphère, c'est la sécheresse à venir.

Si les corbeaux crient et croassent plus qu'à l'ordinaire, pluie. Il en est de même quand les chouettes houloulent et quand les bergeronnettes s'agitent le long des fossés.

Les abeilles qui s'écartent peu de leurs ruches, et aussi lorsqu'elles y arrivent en foule sans être entièrement chargées, annoncent la pluie très-prochaine.—Si la vache lèche les murs de l'étable, c'est-à-dire le salpêtre que l'humidité de l'atmosphère fait suinter, c'est la pluie le lendemain.

D'autres remarques indiquent encore aux habitants des campagnes les changements de temps.

Ainsi, pour n'en citer que quelques-unes, nous dirons : la lame de la faux reste-t-elle sèche le matin à la rosée, beau temps ; prend-elle l'humidité en se teignant de bleu ou de rose, c'est de la pluie à courte échéance. Le bucheron qui va au bois consulte sa cognée également, comme le faucheur interroge sa faux : si la hache est nette et luisante, la journée sera belle ; mais si elle est terne et si le manche ne glisse pas dans la main, gare à l'orage!

Mme Z... va donner un grand dîner ces jours-ci.

Ce matin, elle commande à Brigitte, sa cuisinière, l'acquisition d'une belle dinde.

Le marché fait, le cordon-bleu exhibe son achat à sa maîtresse. Celle-ci examine et hoche la tête.

—Oh ! madame, fait la bonne fille, quand il y aura des truffes là-dedans, vous verrez comme la bête fera de l'effet. C'est absolument comme lorsque madame a mis ses diamants.

—Une petite fille de cinq ans et sa grand-mère traversent un bois. Le dialogue suivant s'engage entre elles :

La grand-mère.—Dis-moi, mon enfant, si nous rencontrons un loup ?

L'enfant.—Oh ! que j'aurais peur !

La grand-mère.—Mais je me mettrais devant toi pour te défendre !

L'enfant battant des mains avec joie.—C'est cela ! Pendant qu'il te mangerait, j'aurais le temps de me sauver !

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS

A Stracathro House, Forfarshire, Ecosse, le 10 septembre 1876, à l'âge de 87 ans. Sir James Campbell, de la maison J. et W. Campbell et Cie, de Glasgow, frère aîné de feu Wm. Campbell, baron du château de Tullichewan, et de madame James Blackburn, d'Ottawa.

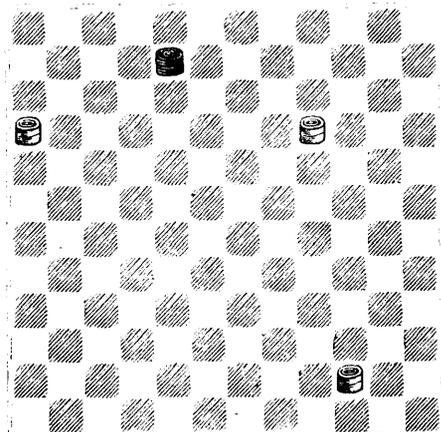
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer sur être publiés, doivent les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 45

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 43

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values include 60 à 51, 45 38, 53 47, 7 65, 64 65 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 43

Montréal :—L. H. C. C. Labelle et Ar. Peltier. Québec :—J. Lemieux et N. Langlois.

Prix du Marché de Détail à Montréal

Table listing market prices for various goods. Columns include item name, unit, and price ranges. Items include Farine de blé, Orge, Sarrasin, Blé par minot, Pois, Patates, Pommes au baril, etc.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock. Columns include item name, unit, and price ranges. Items include Bœuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons, Foin, Paille.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUSHIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

MELASSE LA CIE. DE SIROP DECASTRO OFFRE LES MARQUES SUIVANTES: BARBADES, CIENFUEGOS, STE. LUCIE, MUSCOVADO, MARNÉE, CENTRIFUGE, FILTRÉE, SUGAR HOUSE. —AUSI— LES DIFFERENTES QUALITES DE SIROPS. Les commandes pour le Commerce de Gros seulement sont reçues. 88, RUE KING, MONTREAL. 7-40-61

ON DEMANDE Une bonne COUTURIÈRE, munie de recommandations, et qui veut s'engager au mois dans une famille. S'adresser au numéro 92, Rue du Champ-de-Mars. LE PLUS GRAND ÉTABLISSEMENT DE MARCHANDISES SECHES MONTREAL EST SANS CONTREDIT CELUI DE A. PILON & CIE. 615, RUE STE. CATHERINE (A l'Enseigne de la Boule Verte.)

Toutes leurs MARCHANDISES ont été choisies avec une scrupuleuse attention sur les MARCHÉS CANADIENS, AMÉRICAINS ET EUROPÉENS. De plus, A. P. & CIE. achètent beaucoup aux Enfants et JOBBENT énormément des Principales Manufactures, ce qui leur permet de Vendre à des Prix plus bas que partout ailleurs.

POUR VOS ACHATS D'AUTOMNE, allez chez A. PILON & CIE. c'est là où les GROS DRAPS, les RATINES, les TWEEDS CANADIENS, ANGLAIS et ÉCOSAIS, les ÉTOFFES À ROBES, les MÉRINOS NOIRS et de COULEUR, les ALPACAS, les WINCEYS, les CHALES, les ÉTOFFES À MANTEAUX, les COUVERTES DE LAINE, les SOIES NOIRS ET DE COULEURS, les BAS DE LAINE, les CAPOTS DE CAOUTCHOUC, les CORSETS, etc., etc., sont Vendus à des Sacrifices Enormes.

Chapeaux, Fleurs et Articles de Modes. Nous avons en main ce qu'il y a de plus beau et nous le vendons à très-bas prix. Nous avons 20 Modistes de première classe pour les Chapeaux. Les patrons de Robes et Manteaux sont donnés gratis. HABILLEMENTS FAITS À L'ORRE sous le plus court délai par un Tailleur d'expérience. Demandez les CORSETS PLASTIQUES. N'oubliez pas la place : A. PILON & CIE. 615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL A l'Enseigne de la Boule Verte. 7-37-52-57

VENTILATEUR BREVETE DE GEO. YON FERBLANTIER ET PLOMBIER, Approuvé par les hommes de science et de l'art, à la portée de toutes les bourses

LISTE DE PRIX Aspirateur pour tuyaux de poêle, suffisant pour aérer les pièces où passent les tuyaux. \$1.50 Aspirateur pour poêles de passage. \$3.00 Aspirateur pour poêles de cuisine. \$4.00 Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal. \$50 à \$55 EN VENTE AU NO. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL. UN ESCOMTE LIBERAL EST ALLUÉ AU COMMERCE.

AVIS AUX CULTIVATEURS A. BEAUCHEMIN & IE. MANUFACTURIERS DE MOULINS à Battre Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous profitons de cette occasion pour vous avvertir de venir à notre établissement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles. A. BEAUCHEMIN & CIE., MANUFACTURIERS DE MOULINS à BATTRE, 264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos, 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adresse: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier général de Chromos américains et étrangers. 7-26-13-52.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY DEVINS' WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE À vendre chez les Pharmaciens, et DEVINS & BOL LON, Rue Notre-Dame, Montréal.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc. Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissentrie, Dentition douloureuse, etc. Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang. Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie. TRADE MARK WINGATE Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, l'Arthrite Chronique, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE. Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE. Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE. Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE. Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE. Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Pouxons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE. Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE. Soulage-Douleur de Stanton.—Le meilleur Médecin de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasées, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15 L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESSARATS